

LA TOUR DE NESLE
(1832)



ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Frédéric Gaillardet

La tour de Nesle
drame en cinq actes, en neuf tableaux

Porte-Saint-Martin. – 29 mai 1832.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-74-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PHILIPPE D'AULNAY

PREMIER TABLEAU

La taverne d'Orsini à la porte Saint-Honoré, vue à l'intérieur. Une douzaine de manants et d'ouvriers à des tables à droite du spectateur ; à une table isolée, Philippe d'Aulnay, écrivant sur un parchemin ; il a près de lui un pot de vin et un gobelet.

Scène première

Philippe d'Aulnay, Richard, Simon, Jehan,
manants, puis Orsini, puis Landry.

RICHARD, se levant

Ohé ! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable, double empoisonneur ! il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu répondes.

ORSINI

Que voulez-vous ? du vin ?

SIMON, se levant

Merci, nous en avons encore ; c'est Richard le savetier qui veut savoir combien ton patron Satan a reçu d'âmes ce matin.

RICHARD

Ou, pour parler plus chrétiennement, combien on a relevé de cadavres sur le bord de la Seine, de la tour de Nesle aux Bons-Hommes.

ORSINI

Trois.

RICHARD

C'est le compte ! Et tous trois, sans doute, nobles, jeunes et beaux ?

ORSINI

Tous trois nobles, jeunes et beaux.

RICHARD

C'est l'habitude... Étrangers tous trois à la bonne ville de Paris ?...

ORSINI

Arrivés tous trois depuis la huitaine.

RICHARD

C'est la règle... Du moins, ce fléau-là a cela de bon, qu'il est tout le contraire de la peste et de la royauté : il tombe sur les gentilshommes et épargne les manants. Cela console de la taxe et de la corvée. – Merci, tavernier ; c'est tout ce qu'on voulait de toi, à moins qu'en ta qualité d'Italien et de sorcier, tu ne veuilles nous dire quel est le vampire qui a besoin de tant de sang jeune et chaud pour empêcher le sien de vieillir et de se figer.

ORSINI

Je n'en sais rien.

SIMON

Et pourquoi c'est toujours au-dessous de la tour de Nesle, et jamais au-dessus, qu'on retrouve les noyés... ?

ORSINI

Je n'en sais rien.

PHILIPPE, appelant Orsini

Maître !

SIMON

Tu n'en sais rien ? Eh bien, laisse-nous tranquille, et réponds à ce jeune seigneur, qui te fait l'honneur de t'appeler.

PHILIPPE

Maître !

ORSINI

Messire ?

PHILIPPE

Un de tes garçons taverniers peut-il, moyennant ces deux sous parisis, porter ce billet ?

ORSINI

Landry !... Landry !

LANDRY, s'avançant

Voici.

(Il se tient debout devant Philippe, tandis que celui-ci scelle la lettre et met l'adresse.)

ORSINI

Fais ce que te dira ce jeune seigneur.

(Il s'éloigne.)

RICHARD, retenant Orsini par le bras

C'est égal, maître ; si je m'appelais Orsini, ce dont Dieu me garde ! si j'étais maître de cette taverne, ce que Dieu veuille ! et si mes fenêtres donnaient, comme les tiennes, sur cette vieille tour de Nesle, que Dieu foudroie ! je voudrais passer une de mes nuits, une seule, à regarder et à écouter, et je te garantis que, le lendemain, je saurais que répondre à ceux qui me demanderaient des nouvelles.

ORSINI

Ce n'est pas mon état. Voulez-vous du vin ? Je suis tavernier et non veilleur de nuit.

RICHARD

Va-t'en au diable !

ORSINI

Lâchez-moi, alors.

RICHARD

C'est juste.

(Orsini sort.)

PHILIPPE, à Landry

Écoute, gars : prends ces deux sous parisis et va-t'en au Louvre ; tu demanderas le capitaine Gaultier d'Aulnay, et tu lui remettras ce billet.

LANDRY

Ce sera fait, messire.

(Il sort.)

RICHARD

Dis donc, Jehan de Montlhéry, as-tu vu le cortège de la reine Marguerite et de ses deux sœurs, les princesses Blanche et

Jeanne ?

JEHAN

Je crois bien !

RICHARD

Il ne faut pas demander maintenant où a passé la taxe que le roi Philippe le Bel, de glorieuse mémoire, a levée le jour où il a fait chevalier son fils aîné, Louis le Hutin ; j'ai reconnu mes trente sous parisis sur le dos du favori de la reine ; seulement, de monnaie de billon, ils étaient devenus drap d'or frisé et épinglé. As-tu vu le Gaultier d'Aulnay, toi, Simon ?

(Philippe lève la tête et écoute.)

SIMON

Sainte-Vierge, si je l'ai vu !... Son cheval du démon caracolait si bien, qu'il a mis une de ses pattes sur la mienne, aussi d'aplomb que s'il jouait au pied de bœuf ; et, comme je criais miséricorde, son maître, pour me faire taire, m'a donné...

JEHAN

Un écu d'or ?

SIMON

Oui ! un coup du pommeau de son épée sur la tête en m'appelant cagou.

JEHAN

Et tu n'as rien fait au cheval et rien dit au maître ?

SIMON

Au cheval, je lui ai vertueusement enfoncé trois pouces de ce couteau dans la culotte, et il s'est en allé saignant ; quant au maître, je l'ai appelé bâtard, et il s'est en allé jurant.

PHILIPPE, de sa place

Qui dit que Gaultier d'Aulnay est un bâtard ?

SIMON

Moi.

PHILIPPE, lui jetant son gobelet à la tête

Tu en as menti par la gorge, truand !

SIMON

À moi, les enfants !

LES MANANTS, se jetant sur leurs couteaux
Mort au mignon !... au gentilhomme !... au pimpant !

PHILIPPE, tirant son épée

Holà, mes maîtres ! faites attention que mon épée est plus
longue et de meilleur acier que vos couteaux.

SIMON

Oui ; mais nous avons dix couteaux contre ton épée.

PHILIPPE

Arrière !

TOUS

À mort ! à mort !

(Ils forment un cercle autour de Philippe,
qui pare avec son épée.)

Scène II

Les mêmes, Buridan.

Il entre, dépose tranquillement son manteau ; puis,
s'apercevant que c'est un gentilhomme qui se défend
contre des gens du peuple, il tire vivement son épée.

BURIDAN

Dix contre un !... Dix manants contre un gentilhomme, c'est
cinq de trop.

(Il les frappe par derrière.)

LES MANANTS

Au meurtre !... au guet !

(Ils veulent se sauver ; Orsini paraît.)

BURIDAN

Hôtelier du diable, ferme ta porte, que pas un de ces truands
ne sorte pour donner l'alarme ; ils ont eu tort... (Aux manants.)
Vous avez eu tort.

LES MANANTS

Oui, monseigneur, oui.

BURIDAN

Tu le vois, nous leur pardonnons. Restez à vos tables ; voici
la nôtre... Fais apporter du vin par mon ami Landry.

ORSINI

Il est en course pour ce jeune seigneur ; j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

BURIDAN

Comme tu le voudras ; mais dépêche. (Se retournant vers les manants.) Est-ce qu'il y en a un qui parle là-bas ?

LES MANANTS

Non, monseigneur.

PHILIPPE

Par mon patron, messire, vous venez de me tirer d'un mauvais pas, et je m'en souviendrai en pareille occasion si je vous y trouve.

BURIDAN

Votre main ?

PHILIPPE

De grand cœur.

BURIDAN

Tout est dit. (Orsini apporte du vin dans des pots.) À votre santé !... Porte deux pots de celui-là à ces drôles, afin qu'ils boivent à la nôtre... Bien. (À Philippe.) C'est la première fois, mon jeune soldat, que je vous vois dans la vénérable taverne de maître Orsini ; êtes-vous nouveau venu dans la bonne ville de Paris ?

PHILIPPE

J'y suis arrivé il y a deux heures, justement pour voir passer le cortège de la reine Marguerite.

BURIDAN

Reine ? Pas encore.

PHILIPPE

Reine après-demain ; c'est après-demain qu'arrive de Navarre, pour succéder à Philippe le Bel, son père, monseigneur le roi Louis X, et j'ai profité de son avènement au trône pour revenir de Flandre, où j'étais en guerre.

BURIDAN

Et moi d'Italie, où je me battais aussi. Il paraît que la même cause nous amène, mon maître ?

PHILIPPE

Je cherche fortune.

BURIDAN

C'est comme moi. Et vos moyens de réussite ?

PHILIPPE

Mon frère est, depuis six mois, capitaine près de la reine Marguerite.

BURIDAN

Son nom ?

PHILIPPE

Gaultier d'Aulnay.

BURIDAN

Vous réussirez, mon cavalier ; car la reine n'a rien à refuser à votre frère.

PHILIPPE

On le dit ; et je viens de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée et lui dire de me joindre ici.

BURIDAN

Ici, au milieu de cette foule ?

PHILIPPE

Regardez.

BURIDAN

Ah ! tous nos gaillards ont disparu.

PHILIPPE

Continuons, puisqu'ils nous laissent libres. Et vous, puis-je vous demander votre nom ?

BURIDAN

Mon nom ?... Dites mes noms ; j'en ai deux : un de naissance, qui est le mien, et que je ne porte pas ; un de guerre, qui n'est pas le mien, et que je porte.

PHILIPPE

Et lequel me direz-vous ?

BURIDAN

Mon nom de guerre, Buridan.

PHILIPPE

Buridan... Avez-vous quelqu'un en cour ?

BURIDAN

Personne.

PHILIPPE

Vos ressources ?

BURIDAN

Sont là (Il frappe son front) et là (il frappe sa poitrine), dans la tête et dans le cœur.

PHILIPPE

Vous comptez sur votre bonne mine et sur l'amour ; vous avez raison, mon cavalier.

BURIDAN

Je compte sur autre chose encore ; je suis du même âge, du même pays que la reine... J'ai été page du duc Robert II, son père, lequel est mort assassiné... La reine et moi n'avions pas alors, à nous deux, l'âge que chacun de nous a seul maintenant.

PHILIPPE

Quel est votre âge ?

BURIDAN

Trente-cinq ans.

PHILIPPE

Eh bien ?

BURIDAN

Eh bien, il y a, depuis cette époque, un secret entre Marguerite de Bourgogne et moi... un secret qui me tuera, jeune homme, ou qui fera ma fortune.

PHILIPPE, lui présentant son gobelet pour trinquer

Bonne chance !

BURIDAN

Dieu vous le rende, mon soldat !

PHILIPPE

Mais cela ne commence pas mal.

BURIDAN

Ah !

PHILIPPE

Oui ; aujourd'hui, comme je revenais de voir passer le cortège de la reine, je me suis aperçu que j'étais suivi par une femme. J'ai ralenti le pas, et elle l'a doublé... Le temps de retourner un sablier, elle était près de moi. « Mon jeune seigneur, m'a-t-elle dit, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine ; êtes-vous aussi brave que joli garçon ? êtes-vous aussi confiant que brave ? — S'il ne faut à votre dame, ai-je répondu, qu'un cœur qui passe sans battre à travers un danger pour arriver à un amour... je suis son homme, pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie ; sinon, qu'elle se recommande à sainte Catherine et qu'elle entre dans un couvent. — Elle est jeune et elle est belle. — C'est bien. — Elle vous attend ce soir. — Où ? — Trouvez-vous, à l'heure du couvre-feu, au coin de la rue Froid-Mantel ; un homme s'approchera de vous, et dira : "Votre main ?" Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez. Adieu, mon soldat, plaisir et courage !... » Alors elle m'a mis au doigt cet anneau, et a disparu.

BURIDAN

Vous irez à ce rendez-vous ?

PHILIPPE

Par mon saint patron, je n'ai garde d'y manquer !

BURIDAN

Mon cher ami, je vous en félicite... Il y a quatre jours de plus que vous que je suis à Paris, et, excepté Landry, qui est une vieille connaissance de guerre, je n'ai pas rencontré un visage sur lequel je pusse appliquer un nom... Sang-Dieu ! je ne suis cependant pas d'âge ni de mine à n'avoir plus d'aventures.

Scène III

Les mêmes, une femme voilée.

LA FEMME VOILÉE, entrant et touchant
de la main l'épaule de Buridan

Seigneur capitaine...

BURIDAN, se retournant sans se déranger

Qu'y a-t-il, ma gracieuse ?

LA FEMME

Deux mots tout bas.

BURIDAN

Pourquoi pas tout haut ?

LA FEMME

Parce qu'il n'y a que deux mots à dire, et qu'il y a quatre oreilles pour entendre.

BURIDAN, se levant

C'est bien... Prenez mon bras, mon inconnue, et dites-moi ces deux mots... (À Philippe.) Vous permettez ?...

PHILIPPE

Faites !

LA FEMME

Une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine ; êtes-vous aussi brave que joli garçon ? êtes-vous aussi confiant que brave ?

BURIDAN

J'ai fait vingt ans la guerre aux Italiens, les plus mauvais coquins que je connaisse ; j'ai fait vingt ans l'amour aux Italiennes, les plus rusées ribaudes que je sache... et je n'ai jamais refusé ni combat ni rendez-vous, pourvu que l'homme eût droit de porter des éperons et une chaîne d'or... pourvu que la femme fût jeune et jolie.

LA FEMME

Elle est jeune, elle est belle.

BURIDAN

C'est bien.

LA FEMME

Et elle vous attend ce soir.

BURIDAN

Où, et à quelle heure ?

LA FEMME

Devant la seconde tour du Louvre... à l'heure du couvre-feu.

BURIDAN

J'y serai.

LA FEMME

Un homme viendra à vous, et dira : « Votre main ? » Vous lui montrerez cette bague, et vous le suivrez... Adieu, mon capitaine ; courage et plaisir !

(Elle sort. La nuit commence à venir doucement.)

BURIDAN

Ah ça ! c'est un rêve ou une gageure.

PHILIPPE

Quoi donc ?

BURIDAN

Cette femme voilée...

PHILIPPE

Eh bien ?

BURIDAN

Elle vient de me répéter les paroles qu'une femme voilée vous a dites.

PHILIPPE

Un rendez-vous ?

BURIDAN

Comme le vôtre.

PHILIPPE

L'heure ?

BURIDAN

La même que la vôtre.

PHILIPPE

Et une bague ?

BURIDAN

Pareille à la vôtre.

PHILIPPE

Voyons.

BURIDAN

Voyez.

PHILIPPE

Il y a magie... Et vous irez ?

BURIDAN

J'irai.

PHILIPPE

Ce sont les deux sœurs.

BURIDAN

Tant mieux ! nous serons beaux-frères.

LANDRY, à la porte.

Par ici, mon maître.

(Après avoir introduit Gaultier d'Aulnay,
il passe chez Orsini. – Nuit.)

Scène IV

Buridan, Philippe et Gaultier d'Aulnay.

PHILIPPE

Chut ! voici Gaultier... À moi, frère, à moi !

(Il lui tend les bras.)

GAULTIER, s'y jetant

Ta main, frère... Ah ! te voilà donc ! c'est toi et bien toi ?

PHILIPPE

Eh ! oui.

GAULTIER

M'aimes-tu toujours ?

PHILIPPE

Comme la moitié de moi-même.

GAULTIER

Et tu as raison, frère. Embrasse-moi encore... Quel est cet homme ?

PHILIPPE

Un ami d'une heure, qui m'a rendu un service dont je me souviendrai toute la vie : il m'a tiré des mains d'une douzaine de truands à qui j'avais jeté une malédiction et un gobelet à la tête, parce qu'ils parlaient mal de toi.

GAULTIER

Ah ! merci pour lui, merci pour moi. (À Buridan.) Si Gaultier d'Aulnay peut vous être bon à quelque chose, fût-il à prier sur la tombe de sa mère, et Dieu veuille qu'il la connaisse un jour ! fût-il aux genoux de sa maîtresse, et Dieu lui garde la sienne ! à votre premier appel, il se lèvera, ira vers vous, et, s'il vous faut son sang ou sa vie, il vous les donnera comme il vous donne sa main.

BURIDAN

Vous vous aimez saintement, mes gentilshommes, à ce qu'il paraît ?

PHILIPPE

Oui ; voyez-vous, capitaine, c'est que nous n'avons dans le monde, lui, que moi, moi, que lui ; car nous sommes jumeaux et sans parents, avec une croix rouge au bras gauche pour tout signe de reconnaissance ; car nous avons été exposés ensemble et nus sur le parvis Notre-Dame ; car nous avons eu faim et froid ensemble, et nous nous sommes réchauffés et rassasiés ensemble.

GAULTIER

Et, depuis ce temps-là, nos plus longues absences ont été de six mois ; et, lorsqu'il mourra, lui, je mourrai, moi ; car, ainsi qu'il est venu au monde que quelques heures avant moi, je ne dois lui survivre que de quelques heures. Ces choses-là sont écrites, croyez-le ; aussi, entre nous, tous à deux, rien à un seul : notre cheval, notre bourse, notre épée sur un signe, notre vie sur un mot. – Au revoir, capitaine. – Viens chez moi, frère.

PHILIPPE

Non pas, mon féal ; il faut que je passe cette nuit quelque part où quelqu'un m'attend.

GAULTIER

Arrivé il y a deux heures, tu as un rendez-vous pour cette nuit ? Prends garde, frère (deux garçons taverniers passent et vont fermer les volets) ! depuis quelque temps, la Seine charrie bien des cadavres, la grève reçoit bien des morts ; mais c'est surtout de gentilshommes étrangers qu'on fait chaque jour, aux rives du

fleuve, la sanglante récolte. Prends garde, frère, prends garde !

PHILIPPE

Vous entendez, capitaine ; irez-vous ?

BURIDAN

J'irai.

PHILIPPE

Et moi aussi.

GAULTIER

Depuis quand êtes-vous arrivé, capitaine ?

BURIDAN

Depuis cinq jours.

GAULTIER, réfléchissant

Toi depuis deux heures, lui depuis cinq jours... toi tout jeune, lui jeune encore... N'y allez pas, mes amis, n'y allez pas !

PHILIPPE

Nous avons promis, promis sur notre honneur.

GAULTIER

La promesse est sacrée... Allez-y donc ; mais demain, demain, dès le matin, frère...

PHILIPPE

Sois tranquille.

GAULTIER, se retournant et prenant la main de Buridan

Vous, quand vous voudrez, messire.

BURIDAN

Merci.

(On entend la cloche du couvre-feu.)

ORSINI, entrant

Voici le couvre-feu, messeigneurs.

BURIDAN, prenant son manteau et sortant

Adieu ! on m'attend à la deuxième tour du Louvre.

PHILIPPE, de même

Moi, rue Froid-Mantel.

GAULTIER

Moi, au palais.

ORSINI, seul

(Il ferme la porte et donne un coup de sifflet ;

Landry et trois hommes paraissent.)

Et nous, enfants, à la tour de Nesle.

DEUXIÈME TABLEAU

Intérieur circulaire. Deux portes à droite de l'acteur, au premier plan ; une à gauche ; une fenêtre au fond avec un balcon ; une toilette, chaises, fanteuils.

Scène première

Orsini, seul, appuyé contre la fenêtre.

On entend le tonnerre et l'on voit les éclairs.

La belle nuit pour une orgie à la tour ! Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort, le fleuve grossit comme pour aller au-devant des cadavres... C'est un beau temps pour aimer : au dehors, le bruit de la foudre ; au dedans, le choc des verres, et les baisers, et les propos d'amour... Étrange concert où Dieu et Satan font leur partie ! (On entend des éclats de rire.) Riez, jeunes fous, riez donc ! moi, j'attends ; vous avez encore une heure à rire, et moi une heure à attendre, comme j'ai attendu hier, comme j'attendrai demain. Quelle inexorable condition ! parce que leurs yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, il faut que leurs yeux s'éteignent ! parce que leurs lèvres ont reçu et donné des baisers qu'elles ne devaient ni recevoir ni donner, il faut que leurs lèvres se taisent pour ne se rouvrir, comme accusatrices, que devant le trône de Dieu !... Mais aussi, malheur ! malheur cent fois mérité à ces imprudents qui se lèvent au premier appel d'un amour nocturne ! présomptueux, qui croient que cela est une chose toute simple, que de venir la nuit, par l'orage qui gronde, les yeux bandés, dans cette vieille tour de Nesle, pour y trouver trois femmes jeunes et belles, leur dire : « Je t'aime », et s'enivrer de vin, de caresses et de voluptés avec elles.

UN CRIER DE NUIT, en dehors

Il est deux heures, la pluie tombe, tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ORSINI

Deux heures, déjà !

Scène II

Orsini, Landry.

LANDRY

Maître !

ORSINI

Que veux-tu ?

LANDRY

Il est deux heures du matin : le crier de nuit vient de passer.

ORSINI

Eh bien, nous sommes encore loin du jour.

LANDRY

Mais les autres s'ennuient.

ORSINI

On les paye.

LANDRY

Sauf votre bon plaisir, maître, on les paye pour frapper et non pour attendre. S'il en est ainsi, qu'on double la somme : tant pour l'ennui, tant pour l'assassinat.

ORSINI

Tais-toi ; voici quelqu'un : va-t'en.

LANDRY

Je m'en vais ; mais ce que j'ai dit n'en est pas moins juste.

(Il sort.)

Scène III

Orsini, Marguerite.

MARGUERITE

Orsini !

ORSINI

Madame ?

MARGUERITE

Où sont tes hommes ?

ORSINI

Là.

MARGUERITE

Prêts ?

ORSINI

Tout prêts, madame, tout prêts... La nuit s'avance.

MARGUERITE

Est-il donc si tard ?

ORSINI

L'orage se calme.

MARGUERITE

Oui ; écoute le tonnerre.

ORSINI

Le jour va venir.

MARGUERITE

Tu te trompes, Orsini ; vois comme la nuit est encore sombre... Oh !

(Elle s'assied.)

ORSINI

N'importe, madame, il faut éteindre les flambeaux, relever les coussins, renforcer les flacons. Vos barques vous attendent ; il faut repasser la Seine, rentrer dans votre noble demeure, et nous laisser les maîtres ici, les seuls maîtres.

MARGUERITE

Oh ! laisse-moi : cette nuit ne ressemble pas aux nuits précédentes ; ce jeune homme ne ressemble pas aux autres jeunes gens : il ressemble à un seul, tellement au-dessus de tous ! Ne trouvez-tu pas, Orsini ?

ORSINI

À qui ressemble-t-il donc ?

MARGUERITE

À mon Gaultier d'Aulnay. Parfois je me suis surprise, en le regardant, à croire que je voyais mon Gaultier ; en l'écoutant, que j'entendais mon Gaultier. C'est un enfant tout d'amour et de passion ; c'est un enfant qui ne peut être dangereux, n'est-ce pas ?

ORSINI

Oh ! madame, que dites-vous là ? Songez donc que c'est un jouet qu'il faut prendre et briser ; que plus vous avez eu avec lui de bonté et d'abandon, plus il est à craindre... Il est bientôt trois heures, madame ; retirez-vous, et abandonnez-nous ce jeune homme.

MARGUERITE, se levant

Te l'abandonner, Orsini ? Non pas ; il est à moi. Va demander à mes sœurs si elles veulent t'abandonner les autres ; si elles le veulent, c'est bien ; mais celui-là, il faut le sauver... Oh ! je le puis ; car, toute cette nuit, je me suis contrainte ; toute cette nuit, j'ai gardé mon masque ; il ne m'a donc pas vue, Orsini, ce noble jeune homme : mon visage est resté voilé pour lui ; il me verrait demain, qu'il ne pourrait me reconnaître. Eh bien, je lui sauve la vie ; je veux que cela soit ainsi. Je le renvoie sain et sauf ; qu'il soit reconduit dans la ville ; qu'il vive pour se rappeler cette nuit, pour qu'elle brûle le reste de sa vie de souvenirs d'amours, pour qu'elle soit un de ces rêves célestes qu'on a une fois sur la terre, pour qu'elle soit pour lui enfin ce qu'elle sera pour moi.

ORSINI

Ce sera comme vous voudrez, madame.

MARGUERITE

Oui, oui, sauve-le ; voilà ce que j'avais à te dire, ce que j'hésitais à te dire. Maintenant que je te l'ai dit, fais ouvrir la porte, fais rentrer les poignards dans le fourreau : hâte-toi, hâte-toi !

(Orsini sort.)

Scène IV

Marguerite, puis Philippe.

PHILIPPE, dans la coulisse

Mais où es-tu donc, ma vie ?... où es-tu donc, mon amour ?...
Ton nom de femme ou d'ange ? que je t'appelle par ton nom !...

(Il entre.)

MARGUERITE

Jeune homme, voici le jour.

PHILIPPE

Que me fait le jour ? que me fait la nuit ? Il n'y a ni jour ni
nuit... il y a des flambeaux qui brûlent, des vins qui pétillent, des
cœurs qui battent, et le temps qui passe... Reviens.

MARGUERITE

Non, non ; il faut nous séparer.

PHILIPPE

Nous séparer ?... Eh ! qui sait si je vous retrouverai jamais ?
Il n'est pas le temps de nous séparer encore. Je suis à vous com-
me vous êtes à moi : séparer les anneaux de cette chaîne, c'est la
briser.

MARGUERITE

Ah ! vous aviez promis plus de modération... Le temps fuit,
mon époux peut se réveiller, me chercher, venir... Voici le jour.

PHILIPPE

Non, non, ce n'est pas le jour ; c'est la lune qui glisse entre
deux nuages chassés par le vent. Votre vieil époux ne saurait
venir encore... La vieillesse est confiante et dormeuse. Encore
une heure, ma belle maîtresse ; une heure, et puis adieu...

MARGUERITE

Non, non, pas une heure, pas un instant ; partez ! c'est moi qui
vous en prie... Partez sans regarder en arrière, sans vous souvenir
de cette nuit d'amour, sans en parler à personne, sans en dire un
mot à votre meilleur ami... Partez, quittez Paris, voyez-vous ;
quittez-le ; je vous l'ordonne, partez !

PHILIPPE

Eh bien, oui, je pars... mais ton nom ?... Dis-moi ton nom, qu'il puisse bruire éternellement à mon oreille, qu'il se grave à jamais dans mon cœur... Ton nom ! pour que je le redise dans mes rêves. Je devine que tu es belle, que tu es noble ! Tes couleurs ! que je les porte. Je t'ai trouvée parce que tu l'as voulu ; mais depuis longtemps je te cherchais. Ton nom dans un dernier baiser ! et je pars.

MARGUERITE

Je n'ai pas de nom pour vous ! Cette nuit passée, tout est fini entre vous et moi ; je suis libre, et je vous rends libre. Nous sommes quittes des heures passées ensemble. Je ne dois rien à vous, et vous ne devez rien à moi... Obéissez-moi donc si vous m'aimez... Obéissez-moi encore si vous ne m'aimez pas, car je suis femme, je suis chez moi, je commande. Notre partie nocturne est rompue, je ne vous connais plus... Sortez !

PHILIPPE

Ah ! c'est ainsi !... j'adjure, et l'on me raille ; je supplie, et l'on me chasse... Eh bien, je sors ! Adieu, noble et honnête dame, qui donnez des rendez-vous la nuit, à qui l'ombre de la nuit ne suffit pas et qui avez besoin d'un masque ; mais ce n'est pas moi dont on peut se faire un jouet pour une passion d'une heure ; il ne sera pas dit que, moi parti, vous rirez de la dupe que vous venez de faire.

MARGUERITE

Que voulez-vous ?

PHILIPPE, arrachant une épingle
de la coiffe de Marguerite

Ne craignez pas, madame, ce sera moins que rien... un simple signe auquel je puisse vous reconnaître. (Il la marque au visage, à travers son masque.) Voilà tout.

MARGUERITE

Ah !

PHILIPPE, riant

Maintenant, dis-moi ton nom ou ne me le dis pas ; ôte ton

masque ou reste masquée, peu m'importe ! je te reconnaîtrai partout.

MARGUERITE

Vous m'avez blessée, monsieur !... Cette marque-là, c'est comme si vous aviez vu mon visage... Insensé que je voulais sauver et qui veut mourir ! Cette marque, voyez-vous, cette marque... Priez Dieu !... Qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres.

(Elle sort. Orsini, qui est entré sur la dernière phrase de Marguerite, va à la fenêtre, la ferme et emporte la lumière. Nuit complète jusqu'à la fin de l'acte.)

Scène V

Philippe, Buridan.

Buridan sort lentement de la porte à gauche, étend les bras, se glisse dans l'ombre et met la main sur le bras de Philippe.

BURIDAN

Qui est là ?

PHILIPPE

Moi.

BURIDAN

Qui, toi ?

PHILIPPE

Que t'importe ?

BURIDAN

Je connais ta voix.

(Il l'entraîne vers la fenêtre.)

PHILIPPE

Buridan !

BURIDAN

Philippe !

PHILIPPE

Vous ici ?

BURIDAN

Oui, sang-Dieu ! moi ici, et qui voudrais bien vous recontrer ailleurs.

PHILIPPE

Pourquoi cela ?

BURIDAN

Vous ne savez donc pas où nous sommes ?

PHILIPPE

Où sommes-nous ?

BURIDAN

Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes ?

PHILIPPE

Vous êtes tout ému, Buridan.

BURIDAN

Ces femmes... N'avez-vous pas quelque soupçon de leur rang ?

PHILIPPE

Non.

BURIDAN

N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames ? Avez-vous vu – car je pense qu'il vient de vous arriver, à vous, ce qui vient de m'arriver, à moi, – avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids ? avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux ? Ce sont de grandes dames, voyez-vous ! Elles nous ont fait chercher dans la nuit par une femme vieille et voilée qui avait des paroles mielleuses. Oh ! ce sont de grandes dames ! À peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueillis avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées à nous sans détour, sans retard ! à nous, tout de suite, à nous inconnus et tout mouillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. À table – et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas ? – à table, elles se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'empirement et d'oubli ; elles sont blasphémé ;

elles ont tenu d'étranges discours et d'odieuses paroles, elles ont oublié toute retenue, toute pudeur ; oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très-grandes dames, je vous le répète !

PHILIPPE

Eh bien ?

BURIDAN

Eh bien, cela ne vous fait-il pas quelque peur ?

PHILIPPE

Peur ! et quelle peur ?

BURIDAN

Ces soins qu'elles prennent pour rester inconnues.

PHILIPPE

Que je revoie la mienne demain, et je la reconnaîtrai.

BURIDAN

Elle s'est donc démasquée ?

PHILIPPE

Non ; mais, avec cette épingle d'or, à travers son masque, je lui ai fait au visage un signe qu'elle gardera longtemps.

BURIDAN

Malheureux ! il y avait peut-être encore quelque espoir de nous sauver, et tu nous tues !

PHILIPPE

Comment ?

BURIDAN, le conduisant à la fenêtre

Regarde devant toi.

PHILIPPE

Le Louvre.

BURIDAN

À tes pieds.

PHILIPPE

La Seine.

BURIDAN

Et autour de nous, la tour de Nesle.

PHILIPPE

La tour de Nesle !

BURIDAN

Oui, oui, la vieille tour de Nesle, au-dessous de laquelle on retrouve tant de cadavres.

PHILIPPE

Et nous sommes sans armes ! car on vous a demandé en entrant votre épée comme on m'a demandé la mienne ?

BURIDAN

À quoi nous serviraient-elles ? Il ne s'agit pas de nous défendre ; il s'agit de fuir. Voyez cette porte.

PHILIPPE, secouant la porte de gauche

Fermée... Ah ! écoute... Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras.

BURIDAN

Oui, et, si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance ; tu iras trouver ton frère Gaultier, ton frère qui peut tout ; tu lui diras... Écoute ; il faut écrire, il faut des preuves.

PHILIPPE

Ni plume, ni encre, ni parchemin.

BURIDAN

Voici des tablettes ; tu tiens encore cette épingle : sur ton bras il y a des veines et dans ces veines du sang ; écris, pour que ton frère me croie, si je vais lui demander vengeance pour toi ; écris, écris : « J'ai été assassiné par... » Je mettrai le nom, moi, car je saurai qui, oui, je saurai qui !... Et signe... Si tu te sauves, fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi. Adieu... Tâchons de fuir chacun de notre côté... Adieu.

PHILIPPE

Adieu, frère ; à la vie... à la mort !

(Ils s'embrassent ; Philippe rentre dans l'appartement d'où il était sorti. Buridan va pour s'éloigner à son tour ; il recule devant Landry qui entre.)

Scène VI

Buridan, Landry, puis Philippe et Marguerite.

BURIDAN

Ah !

LANDRY

Faites votre prière, mon gentilhomme.

BURIDAN

Cette voix m'est connue.

LANDRY

Mon capitaine !

BURIDAN

Landry ! il faut me sauver, mon brave ; on veut nous assassiner... (On entend un cri.) Un cri !... quel est ce cri ?

LANDRY

C'est celui de votre troisième compagnon, qui est avec la troisième sœur... et qu'on égorge.

BURIDAN

Tu ne me tueras point, n'est-ce pas ?

LANDRY

Je ne puis vous sauver ; je le voudrais cependant.

BURIDAN

Cet escalier ?...

LANDRY

Il est gardé.

BURIDAN

Cette fenêtre ?...

LANDRY

Savez-vous nager ?

BURIDAN

Oui.

LANDRY, ouvrant la fenêtre

Alors, hâtez-vous. Dieu vous garde !

BURIDAN, sur le balcon

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi !

(Il s'élançait : on entend le bruit d'un corps pesant qui tombe dans l'eau.)

ORSINI, entrant

Où est-il ?

LANDRY

Dans la rivière... C'est fini.

ORSINI

Il était bien mort ?

LANDRY

Bien mort.

PHILIPPE, entrant à reculons et tout ensanglanté

Au secours ! au secours, mon frère ! à moi, mon frère !

(Il tombe.)

MARGUERITE, entrant, une torche à la main

« Voir ton visage et puis mourir », disais-tu ? Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires. (Elle arrache son masque.) Regarde et meurs !

PHILIPPE

Marguerite de Bourgogne ! reine de France !

(Il meurt.)

LE CRIEUR, en dehors

Il est trois heures. Tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ACTE DEUXIÈME

MARGUERITE DE BOURGOGNE

TROISIÈME TABLEAU

L'appartement de Marguerite, au Louvre.

Scène première

Marguerite, Charlotte, puis Gaultier.

Au lever du rideau, la reine est couchée sur un lit de repos.
Elle se réveille et appelle une de ses femmes.

MARGUERITE

Charlotte ! Charlotte ! (Charlotte entre.) Fait-il jour, Charlotte ?

CHARLOTTE

Oui, madame la reine, depuis longtemps.

MARGUERITE

Tirez les rideaux lentement, que la clarté ne me fasse pas mal.
C'est bien. Quel temps ?

CHARLOTTE, allant à la fenêtre

Superbe ! L'orage de cette nuit a balayé du ciel jusqu'à son
plus petit nuage ; c'est une nappe d'azur.

MARGUERITE

Que se passe-t-il dans la rue ?

CHARLOTTE

Un jeune seigneur, enveloppé de son manteau, cause devant
vos fenêtres avec un moine de l'ordre de Saint-François.

MARGUERITE

Le connais-tu ?

CHARLOTTE

Oui ; c'est messire Gaultier d'Aulnay.

MARGUERITE

Ah ! ne regarde-t-il pas de ce côté ?

CHARLOTTE

De temps en temps... Il quitte le moine, il entre sous l'arcade

du palais.

MARGUERITE, vivement

Charlotte, allez vous informer de la santé de mes sœurs, les princesses Blanche et Jeanne. Je vous appellerai quand je voudrai avoir de leurs nouvelles. Vous entendez, je vous appellerai.

CHARLOTTE, s'en allant

Oui, madame.

MARGUERITE

Il était là, attendant mon réveil, et n'osant le hâter, les yeux fixés sur mes fenêtres... Gaultier, mon beau gentilhomme !

GAULTIER, paraissant par une
petite porte dérobée au chevet du lit

Tous les anges du ciel ont-ils veillé au chevet de ma reine, pour lui faire un sommeil paisible et des songes dorés ?

(Il s'assied sur les coussins de l'estrade.)

MARGUERITE

Oui, j'ai eu de doux songes, Gaultier ; j'ai rêvé voir un jeune homme qui vous ressemblait ; c'étaient vos yeux et votre voix ; c'étaient votre âge, vos transports d'amour.

GAULTIER

Et ce songe ?...

MARGUERITE

Laissez-moi me rappeler... À peine si je suis éveillée encore, mes idées sont toutes confuses... Ce songe eut une fin terrible, une douleur comme si on m'eût déchiré la joue.

GAULTIER, voyant la cicatrice

Ah ! en effet, madame, vous êtes blessée !

MARGUERITE, rappelant ses idées

Oui, oui... je le sais ; une épingle... une épingle d'or... une épingle de ma coiffure qui a roulé dans mon lit et qui m'a déchirée... (À part.) Oh ! je me rappelle...

GAULTIER

Voyez !... et pourquoi risquer ainsi votre beauté, ma Marguerite bien-aimée ? Votre beauté n'est point à vous ; elle est à moi.

MARGUERITE

À qui parliez-vous devant ma fenêtre ?

GAULTIER

À un moine qui me remettait des tablettes de la part d'un étranger que j'ai vu hier, qui ne connaissait personne à Paris, et qui, tremblant qu'un malheur ne lui arrivât dans cette grande ville, m'a fait promettre par son intermédiaire de les ouvrir si j'étais deux jours sans entendre parler de lui : c'est un capitaine que j'ai rencontré avec mon frère hier à la taverne d'Orsini.

MARGUERITE

Vous me le présenterez ce matin, votre frère ; je l'aime déjà d'une partie de l'amour que j'ai pour vous.

GAULTIER

Ô ma belle reine ! gardez-moi votre amour tout entier ; car je serais jaloux, même de mon frère... Oui, il viendra ce matin à votre lever : c'est un bon et loyal jeune homme, Marguerite ; c'est la moitié de ma vie, c'est ma seconde âme !

MARGUERITE

Et la première ?...

GAULTIER

La première, c'est vous ; ou plutôt vous êtes tout pour moi, vous : âme, vie, existence ; je vis en vous, et je compterais les battements de mon cœur en mettant la main sur le vôtre... Oh ! si vous m'aimiez comme je vous aime, Marguerite ! vous seriez toute à moi, comme je suis tout à vous.

MARGUERITE

Non, mon ami, non ; laissez-moi un amour pur. Si je vous cédaï aujourd'hui, peut-être demain pourrais-je vous craindre... Une indiscretion, un mot est mortel pour nous autres reines : contentez-vous de m'aimer, Gaultier, et de savoir que j'aime à vous l'entendre dire.

GAULTIER

Pourquoi faut-il que le roi revienne demain, alors !

MARGUERITE

Demain !... et, avec lui, adieu notre liberté ; adieu nos doux et

longs entretiens... Oh ! parlons d'autre chose. Cette cicatrice paraît donc beaucoup ?

GAULTIER

Oui.

MARGUERITE

Qu'est-ce que j'entends dans la chambre à côté ?

GAULTIER, se levant

Le bruit que font nos jeunes seigneurs en attendant le lever de leur reine.

MARGUERITE

Il ne faut pas les faire attendre, ils se douteraient peut-être pour qui je les ai oubliés. Je vous retrouverai au milieu d'eux, n'est-ce pas, mon seigneur, mon véritable seigneur et maître, mon roi, qui seriez le seul, si c'était l'amour qui fit la royauté ?... Au revoir.

GAULTIER

Déjà ?...

MARGUERITE

Il le faut... Allez. (Elle tire un cordon, les rideaux se ferment. Gaultier est dans la chambre ; le bras seul de Marguerite passe au milieu des deux rideaux. Gaultier lui baise la main ; elle appelle.) Charlotte ! Charlotte !

CHARLOTTE, derrière les rideaux

Madame ?

MARGUERITE, retirant sa main

Faites ouvrir les appartements.

Scène II

Gaultier, Pierrefonds, Savoisy,
Raoul, courtisans, puis Marigny.

SAVOISY

Ah ! Gaultier nous avait devancés, et c'est juste... Comment va ce matin la Marguerite des Marguerites, la reine de France, Navarre et Bourgogne ?

GAULTIER

Je ne sais, messieurs ; j'arrive. J'espérais voir mon frère au milieu de vous... Salut, messieurs, salut ! Quelles nouvelles ce matin ?

PIERREFONDS

Rien de bien nouveau... Le roi arrive demain ; il aura une belle entrée dans sa bonne ville. Les ordres sont donnés par messire de Marigny pour que le bon peuple soit joyeux et crie *Noël !* sur son chemin : en attendant, il crie : « Malédiction ! » sur les bords de la Seine.

GAULTIER

Et pourquoi ?

SAVOISY

Le fleuve vient de jeter encore un noyé sur sa rive, et le peuple se lasse de cette étrange pêche.

PIERREFONDS

Ce sont autant d'anathèmes qui retombent sur ce damné Marigny, qui est chargé de la sûreté de la ville... Ma foi, les morts seront les bienvenus si nous pouvons étouffer le premier ministre sous un tas de cadavres.

GAULTIER, remontant vers les courtisans

Il se passe d'étranges choses... Personne de vous n'a vu mon frère, messieurs ?

PIERREFONDS

C'est que, si le roi n'y prend pas garde, messeigneurs, il perdra par eau le tiers de sa population la plus noble et la plus riche. Quel diable de vertige pousse donc nos gentilshommes à pareille fin, bonne au plus pour les jeunes chats et les manants ?

SAVOISY

Oh ! messeigneurs, irez-vous croire que ceux qui sortent morts de la Seine y descendent volontairement vivants ? Non pas.

PIERREFONDS

À moins qu'ils n'y soient menés par des démons et des feux follets, je ne vois pas trop...

SAVOISY

La rivière est une indiscreète qui ne conserve pas les secrets qu'on lui confie. On a plus tôt creusé une tombe dans l'eau que dans la terre ; seulement, l'eau rejette, et la terre garde. Depuis l'hôtel Saint-Paul jusqu'au Louvre, il y a bien des maisons qui baignent leur pied dans l'eau, et bien des fenêtres à ces maisons...

RAOUL

Le seigneur de Savoisy a raison, et la tour de Nesle pour son compte...

SAVOISY

Oui, je suis passé à deux heures du matin au pied du Louvre, et la tour de Nesle était brillante ; les flambeaux couraient sur ses vitraux ; c'était une nuit de fête à la tour. Je n'aime pas cette grande masse de pierre qui semble, la nuit, un mauvais génie veillant sur la ville, cette grande masse immobile, jetant, par intervalles, du feu de toutes ses ouvertures comme un soupirail de l'enfer, silencieuse sous le ciel noir, avec la rivière bouillonnant à son pied. Si vous saviez ce que le peuple raconte...

GAULTIER

Messieurs, vous oubliez que c'est une hôtellerie royale.

SAVOISY

D'ailleurs, le roi arrive demain, et le roi, vous le savez, messieurs, n'aime pas les nouvelles qu'il n'a pas faites lui-même. — N'est-ce pas, monsieur de Marigny ?

MARIGNY, entrant

Que disiez-vous d'abord, messieurs ? que je puisse répondre à votre question.

SAVOISY

Nous disions que le peuple de Paris était un peuple bien heureux d'avoir le roi Louis X pour roi, et M. de Marigny pour premier ministre.

MARIGNY

Et il y a au moins la moitié de ce bonheur dont il ne jouirait pas longtemps, s'il ne tenait qu'à vous, monsieur de Savoisy.

UN PAGE, annonçant

La reine, messeigneurs.

Scène III

Les mêmes, Marguerite, pages, gardes, puis un bohémien.

MARGUERITE

Dieu vous garde, messieurs ! Vous savez que le roi mon seigneur et maître arrive demain ; ainsi, si vous avez quelque grâce à demander à la régente, hâtez-vous, car je n'ai plus qu'un jour de puissance.

SAVOISY

Nous ne vous perdrons pas, madame ; vous serez notre reine toujours, reine par le sang, reine par la beauté ; et vous serez toujours véritablement régente de France, tant que notre roi, que Dieu garde ! conservera des yeux et un cœur.

MARGUERITE

Vous me flattez, comte. – Bonjour, seigneur Gaultier ; vous deviez m'amener votre frère ?

GAULTIER

Et vous me voyez bien inquiet de lui, madame. Oh ! la maudite ville de Paris ! elle est pleine de bohémiens et de sorciers... Ne haussez pas les épaules, monsieur de Marigny, je ne vous accuse pas ; la ville, grandissant tous les jours ainsi qu'elle fait, échappe à votre surveillance. Ce matin encore, on a retrouvé sur la grève, un peu au-dessous de la tour de Nesle, un cadavre.

MARIGNY

Deux, monsieur.

MARGUERITE, à part

Deux !

GAULTIER

Et qui voulez-vous qui fasse ces meurtres, sinon bohémiens et sorciers qui ont besoin de sang pour leurs conjurations ? Croyez-vous qu'on force la nature à révéler ses secrets sans d'horribles profanations ?

MARGUERITE

Vous oubliez, messire Gaultier, que M. de Marigny ne croit pas à la nécromancie.

SAVOISY, à la fenêtre

Il n'y croit pas ? Eh ! madame, on n'a qu'à jeter les yeux dans la rue, on n'y voit que nécromanciens et sorciers ; en face même de votre palais, en voici un qui semble attendre qu'on le consulte, tant il fixe les yeux avec acharnement sur cette fenêtre.

MARGUERITE

Appelez-le, seigneur de Savoisy ; je ne serais pas fâchée qu'il nous annonçât ce qui arrivera à M. de Marigny au retour du roi. – Voulez-vous, messieurs ?

PIERREFONDS

Notre reine est maîtresse.

SAVOISY, criant à la fenêtre

Monte ici, bohémien ! et fais provision de bonnes nouvelles : c'est une reine qui veut savoir l'avenir.

MARGUERITE

Allons, messieurs, il faut recevoir dignement ce savant nécromancien.

SAVOISY

Oui, sans doute ; mais, comme sa science peut lui venir également de Dieu ou de Satan, à tout hasard signons-nous. (Ils font tous les signe de la croix, à l'exception de Marigny.) Le voici ; pardieu ! il a passé à travers les murs ! (Allant à lui.) Bohémien maudit, la reine t'a fait venir pour que tu dises au premier ministre...

LE BOHÉMIEN, entrant par la porte de droite

Laisse-moi donc aller à lui, si tu veux que je lui parle. Enguerrand de Marigny, me voilà.

MARIGNY

Écoute, sorcier ; si tu veux être le bienvenu ici, annonce-moi plutôt mille disgrâces qu'une disgrâce, mille morts qu'une mort ; et je puis ajouter encore qu'autant tes prédictions trouveront les autres confiants et joyeux, autant tu me trouveras tranquille et

incrédule.

LE BOHÉMIEN

Enguerrand, je n'ai qu'une disgrâce et une mort à t'annoncer, mais une disgrâce prochaine et une mort terrible. Si tu as quelque compte à régler avec Dieu, hâte-toi, car, par ma voix, il ne te donne que trois jours.

MARIGNY

Merci, bohémien ; car chacun de nous ne sait pas même s'il a trois heures ; d'autres t'attendent... Merci.

LE BOHÉMIEN

Que veux-tu que je te dise, à toi, Gaultier d'Aulnay ? À ton âge, le passé, c'est hier, l'avenir, c'est demain.

GAULTIER

Eh bien, parle-moi du présent.

LE BOHÉMIEN

Enfant, demande-moi plutôt le passé ; demande-moi plutôt l'avenir ; mais le présent ! non ! non !

GAULTIER

Sorcier, je veux le savoir. Que se passe-t-il maintenant en moi ?

LE BOHÉMIEN

Tu attends ton frère, et ton frère ne vient pas.

GAULTIER

Et mon frère, où est-il ?

LE BOHÉMIEN

Le peuple se presse en foule sur le rivage de la Seine.

GAULTIER

Mon frère !

LE BOHÉMIEN

Il entoure deux cadavres en criant : « Malheur ! »

GAULTIER

Mon frère !

LE BOHÉMIEN

Descends, et cours à la grève.

GAULTIER

Mon frère !

LE BOHÉMIEN

Et, là, regarde au bras gauche de l'un des noyés, et une voix de plus criera : « Malheur ! malheur ! »

GAULTIER, se précipitant hors de l'appartement

Mon frère ! mon frère !

LE BOHÉMIEN, se retournant vers la reine

Et vous, Marguerite de Bourgogne, ne voulez-vous rien savoir ? ou croyez-vous que je n'aie rien à vous dire ? pensez-vous qu'une destinée royale soit surhumaine, et que des yeux mortels ne puissent y lire ?

MARGUERITE

Je ne veux rien savoir, rien.

LE BOHÉMIEN

Et tu m'as fait venir, cependant ; me voici, Marguerite ; maintenant, il faut que tu m'entendes.

MARGUERITE, seule, sur son trône

Ne vous éloignez pas, monsieur de Marigny.

LE BOHÉMIEN

Ô Marguerite ! Marguerite ! à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans ?

MARGUERITE

Qui donc a appelé ce bohémien ? qui l'a appelé ? que me veut-il ?

LE BOHÉMIEN, mettant le pied
sur la première marche du trône

Marguerite, n'est-ce pas qu'à ton compte il manque un cadavre ? n'est-ce pas que tu croyais, ce matin, entendre dire trois au lieu de deux ?

MARGUERITE, se levant

Tais-toi donc, ou dis-moi qui te donne cette puissance de deviner.

LE BOHÉMIEN, lui montrant l'aiguille d'or de sa coiffure

Voilà mon talisman, Maguerite. Ah ! tu portes la main à ta

joue ! C'est bien, tout est dit. (À part.) C'est elle. (Haut.) Il faut que je te dise un dernier mot que nul n'entende. Arrière, seigneur de Marigny.

MARIGNY

Bohémien, je n'ai d'ordre à recevoir que de la reine.

MARGUERITE, descendant du trône

Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE BOHÉMIEN

Tu vois que je sais tout, Marguerite ; que ton amour, ton honneur, ta vie sont entre mes mains. Marguerite, ce soir, je t'attendrai après le couvre-feu à la taverne d'Orsini. Il faut que je te parle seul.

MARGUERITE

Une reine de France peut-elle sortir seule à cette heure ?

LE BOHÉMIEN

Il n'y a pas plus loin d'ici à la porte Saint-Honoré que d'ici à la tour de Nesle.

MARGUERITE

J'irai, j'irai.

LE BOHÉMIEN

Tu apporteras un parchemin et le sceau de l'État.

MARGUERITE

Soit ; mais, d'ici là ?...

LE BOHÉMIEN

D'ici là, vous allez rentrer dans votre appartement, qui sera fermé pour tout le monde.

MARGUERITE

Pour tout le monde ?

LE BOHÉMIEN

Même pour Gaultier d'Aulnay, surtout pour Gaultier d'Aulnay. – Messeigneurs, la reine vous remercie et prie Dieu de vous avoir en garde. – défendez la porte de vos appartements, madame.

MARGUERITE

Gardes, ne laissez entrer personne.

LE BOHÉMIEN

À ce soir chez Orsini, Marguerite.

MARGUERITE, en sortant

À ce soir.

(Le bohémien passe au milieu des seigneurs,
qui s'écartent et le regardent avec terreur.)

SAVOISY

Messeigneurs, concevez-vous quelque chose de pareil ? et cet
homme n'est-il pas Satan ?

PIERREFONDS

Qu'a-t-il pu dire à la reine ?

SAVOISY

Monsieur de Marigny, vous qui étiez près de Marguerite,
avez-vous entendu quelque chose de sa prédiction ?

MARIGNY

Il se peut, messieurs ; mais je ne me rappelle que celle qu'il
m'a faite.

SAVOISY

Eh bien, croirez-vous désormais aux sorciers ?

MARIGNY

Pourquoi plus qu'auparavant ? Il m'a annoncé ma disgrâce :
je suis encore ministre ; il m'a annoncé ma mort... Vrai-Dieu !
messieurs, si l'un de vous est tenté de s'assurer que je suis bien
vivant, il n'a qu'à le dire : j'ai au côté une épée qui se chargera,
en pareil cas, de répondre pour son maître.

GAULTIER, se précipitant dans la salle

Justice, justice !

TOUS

Gaultier !

GAULTIER

C'était mon frère, messeigneurs, mon frère Philippe, mon seul
ami, mon seul parent ! mon frère égorgé ! noyé ! mon frère sur la
grève ! malédiction ! Il me faut justice, il me faut son assassin,
que je l'égorge, que je le foule aux pieds ! Son assassin, Savoisy,
le connais-tu ?

SAVOISY

Mais tu es insensé.

GAULTIER

Non, je suis maudit... Mon grade, mon sang, mon or à qui me le nommera. Monsieur de Marigny, prenez-y garde, c'est vous qui m'en répondez ; vous êtes le gardien de la ville de Paris ; pas une goutte de sang ne s'y verse qu'elle ne vous tache. Où est la reine ? Je veux voir la reine, je veux voir Marguerite ; Marguerite me fera justice. Mon frère ! mon frère !

(Il se précipite vers la porte du fond.)

SAVOISY

Gaultier, mon ami...

GAULTIER

Je n'ai pas d'ami ; je n'avais qu'un frère, il me faut mon frère vivant ou son assassin mort ! Marguerite ! Marguerite ! (Il secoue la porte.) C'est moi, c'est moi, ouvrez !

UN CAPITAINE

On ne passe pas.

GAULTIER

Moi ! moi ! je passe, laissez-moi... Marguerite, mon frère ! (Les gardes le prennent à bras-le-corps et l'éloignent ; il tire son épée.) Il faut que je la voie, je le veux. (Il est désarmé par les gardes.) Ah ! ah ! malédiction ! (Il tombe et se roule.) Ah ! mon frère, mon frère !...

QUATRIÈME TABLEAU

La taverne d'Orsini (décor du premier acte.)

Scène première

Orsini, puis Marguerite.

ORSINI

Allons, il paraît qu'il n'y aura rien à faire ce soir à la tour de Nesle ; tant mieux ! car il faudra bien que ce sang versé retombe un jour sur quelqu'un, et malheur à celui qui sera choisi de Dieu

pour cette expiation ! (On frappe. Il se lève.) Aurais-je parlé trop tôt ? (On frappe encore.) Qui va là ?

MARGUERITE, en dehors

Ouvrez, c'est moi.

ORSINI

La reine ?... (Il ouvre.) Seule, à cette heure ?

MARGUERITE, s'asseyant

Oui, seule et à cette heure ; c'est étrange, n'est-ce pas ? C'est que ce qui m'arrive est étrange aussi. Écoute, n'a-t-on pas frappé ?

ORSINI

Non.

MARGUERITE

Il faut que tu me cèdes cette chambre pour une demi-heure.

ORSINI

La maison et le maître sont à vous, disposez-en.

(On frappe.)

MARGUERITE, se levant

Cette fois-ci, l'on a frappé.

ORSINI

Voulez-vous que j'ouvre ?

MARGUERITE

Ce soin me regarde ; laissez-moi seule.

ORSINI

Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là.

MARGUERITE

C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre.

ORSINI

Il sera sourd, comme il sera muet.

(Il sort. – On frappe de nouveau.)

MARGUERITE

Est-ce vous ?

BURIDAN

C'est moi.

Scène II
Marguerite, Buridan.

MARGUERITE, ouvrant et reculant

Ce n'est pas le bohémien !

BURIDAN

Non, c'est le capitaine ; mais, si le capitaine est le bohémien, cela reviendra au même, n'est-ce pas ? J'ai préféré ce costume ; il défendrait mieux, au besoin, le maître qui le porte que la robe que le maître portait ce matin ; puis, par le temps qui court, et à cette heure de nuit, les rues sont mauvaises. Enfin, à tort ou à raison, c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre.

MARGUERITE

Vous voyez que je suis venue.

BURIDAN

Et vous avez bien fait, reine.

MARGUERITE

Vous reconnaîtrez de ma part, du moins, que c'est un acte de complaisance.

BURIDAN

Que vous vinssiez ici par complaisance ou par crainte, j'étais sûr de vous y trouver : pour moi, c'était l'essentiel.

MARGUERITE

Vous n'êtes pas donc de Bohême ?

BURIDAN

Non, par la grâce de Dieu ; je suis chrétien, ou plutôt je l'étais ; mais il y a longtemps déjà que je n'ai plus de foi, n'ayant plus d'espoir... Parlons d'autre chose.

(Il prend une chaise.)

MARGUERITE, s'asseyant

J'ai l'habitude qu'on me parle debout et découvert.

BURIDAN

Je te parlerai debout et découvert, Marguerite, parce que tu es femme et non parce que tu es reine. Regarde autour de nous. Y a-t-il un seul objet auquel tu puisses reconnaître le rang auquel tu

te vantes d'appartenir, insensée ? Ces murs noirs et enfumés ressemblent-ils à la tenture d'un appartement de reine ? est-ce un ameublement de reine que cette lampe fumeuse et cette table à demi brisée ? Reine, où sont tes gardes ? reine, où est ton trône ? Il n'y a ici qu'un homme et une femme ; et, puisque l'homme est tranquille et que la femme tremble, c'est l'homme qui est le roi.

MARGUERITE

Mais qui donc es-tu pour me parler ainsi ? d'où vient que tu me crois en ta puissance, et qui te fait penser que je tremble ?

BURIDAN

Qui je suis ? Je suis à cette heure Buridan le capitaine... Peut-être ai-je encore un autre nom qui te serait plus connu ; mais, en ce moment, il est inutile que tu le saches... D'où vient que je te crois en ma puissance ?... C'est que, si tu ne pensais pas y être toi-même, tu ne serais pas venue ainsi... Ce qui me fait penser que tu trembles ? C'est qu'à ton compte comme au mien il manque un cadavre ; que la Seine n'en a rejeté et n'en pouvait rejeter que deux cette nuit.

MARGUERITE

Et le troisième ?

BURIDAN

Le troisième !... Le troisième existe, Marguerite ; le troisième, c'est Buridan le capitaine, l'homme qui est devant toi.

MARGUERITE, se levant

C'est impossible !

BURIDAN

Impossible ?... Écoute, Marguerite ; veux-tu que je te dise ce qui s'est passé cette nuit à la tour de Nesle ?

MARGUERITE

Dis.

BURIDAN

Il y avait trois femmes ; voici leurs noms : la princesse Jeanne, la princesse Blanche, et la reine Marguerite. Il y avait trois hommes, et voici leurs noms : Hector de Chevreuse, Buridan le capitaine, et Philippe d'Aulnay.

MARGUERITE

Philippe d'Aulnay ?

BURIDAN

Oui, Philippe d'Aulnay, le frère de Gaultier ; celui-là, c'est celui qui a voulu que tu ôtasses ton masque ; celui-là, c'est celui qui t'a fait à la figure la cicatrice que voici.

MARGUERITE

Eh bien, Hector et Philippe sont morts, n'est-ce pas, et tu es resté seul vivant, toi ?

BURIDAN

Seul.

MARGUERITE

Et voici ce que tu t'es dit : « Je révélerai ce qui s'est passé, et je perdrai la reine ; la reine aime Gaultier d'Aulnay, et je dirai à Gaultier d'Aulnay : « La reine a tué ton frère... » Tu es fou, Buridan, car on ne te croira pas... Tu es bien hardi, car, maintenant que je sais ton secret comme tu sais le mien, je pourrais appeler, faire un signe, et, dans cinq minutes, Buridan le capitaine aurait rejoint Hector de Chevreuse et Philippe d'Aulnay.

BURIDAN

Fais-le, et, demain, Gaultier d'Aulnay ouvrira, à la dixième heure du matin, des tablettes qu'un moine de Saint-François lui a remises aujourd'hui, et qu'il a juré, sur la croix et l'honneur, d'ouvrir, si, d'ici là, il n'avait pas revu certain capitaine qu'il a rencontré à la taverne d'Orsini... Ce capitaine, c'est moi ; si tu me fais tuer, Marguerite, il ne me verra pas, et il ouvrira les tablettes.

MARGUERITE

Penses-tu qu'il croira plus à ton écriture qu'à tes paroles ?

BURIDAN

Non, Marguerite, non ; mais il croira à l'écriture de son frère, aux dernières paroles de son frère, écrites avec le sang de son frère, signées de la main de son frère ; il croira à ces mots qu'il lira : *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne*. Tu n'as quitté Philippe qu'un instant, imprudente ! ç'a été assez. Croira-t-il maintenant l'amant trahi ? croira-t-il le frère assassiné ? Hein !

Marguerite, réponds-moi, penses-tu, à cette heure, qu'il n'y ait qu'à faire tuer Buridan le capitaine pour te débarrasser de lui ?... Fouille mon cœur avec vingt poignards, et tu n'y trouveras pas mon secret. Envoie-moi rejoindre dans la Seine mes compagnons de nuit, Hector et Philippe, et mon secret surnagera sur la Seine, et, demain, demain, à la dixième heure... Gaultier... Gaultier, mon vengeur, viendra te demander compte du sang de son frère et du mien... Voyons... suis-je un fou, un imprudent, ou mes mesures étaient-elles bien prises ?

MARGUERITE

Si cela est ainsi...

BURIDAN

Cela est.

MARGUERITE

Que voulez-vous de moi alors ? Voulez-vous de l'or ? Vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'État. La mort d'un ennemi vous est-elle nécessaire ? Voici le sceau et le parchemin que vous m'avez dit d'apporter. Êtes-vous ambitieux ?... Je puis vous faire dans l'État ce que vous désirez être... Parlez, que voulez-vous ?

BURIDAN

Je veux tout cela. (Ils s'asseyent.) Écoute-moi, Marguerite ; comme je l'ai dit, il n'y a ici ni roi ni reine... Il y a un homme et une femme qui vont faire un pacte, et malheur à qui des deux le rompra avant de s'être assuré de la mort de l'autre !... Marguerite, je veux assez d'or pour en paver un palais.

MARGUERITE

Tu l'auras, dussé-je faire fondre le sceptre et la couronne !

BURIDAN

Je veux être premier ministre.

MARGUERITE

C'est le sire Enguerrand de Marigny qui tient cette place.

BURIDAN

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE

Mais tu ne peux les avoir que par sa mort.

BURIDAN

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE

Tu les auras.

BURIDAN

Et je te laisserai ton amant et je te garderai ton secret... C'est bien. (Il se lève.) À nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France ; à nous deux, nous remuerons l'État avec un signe ; à nous deux, nous serons le roi et le véritable roi ; et je garderai le silence, Marguerite ; et tu auras, chaque soir, ta barque amarrée au rivage, et je ferai murer les fenêtres du Louvre qui donnent sur la tour de Nesle. Acceptes-tu, Marguerite ?

MARGUERITE

J'accepte.

BURIDAN

Tu entends, Marguerite : demain à pareille heure, je veux être premier ministre ?

MARGUERITE

Tu le seras.

BURIDAN

Et demain matin, à dix heures, j'irai à la cour prendre mes tablettes.

MARGUERITE, se levant

Vous y serez bien reçu.

BURIDAN, prenant un parchemin,
et lui présentant la plume

L'ordre d'arrêter Marigny.

MARGUERITE, signant

Le voici.

BURIDAN

C'est bien. Adieu, Marguerite, à demain.

(Il prend son manteau et sort.)

Scène III

Marguerite, seule et le suivant des yeux.

À demain, démon ! Oh ! si je te tiens un jour entre mes mains comme tu m'as tenue ce soir dans les tiennes... si ces tablettes maudites... Malheur, malheur à toi de me venir ainsi braver, moi, fille de duc, moi, femme de roi, moi, régente de France !... Oh ! ces tablettes !... la moitié de mon sang à qui me les donnera... Si je pouvais voir Gaultier avant demain dix heures, si je pouvais lui reprendre ces tablettes !... Gaultier, qui ne me parlera que de son frère, qui va me demander justice du meurtre de son frère ; mais il m'aime plus que tout au monde, et, s'il craint de me perdre, il oubliera tout, même son frère... Il faut que je le voie ce soir... Où le trouver ? Je tremble de me confier encore à cet Italien ; il sait déjà tant de mes secrets ! Il me semble avoir vu remuer cette porte... Buridan ne l'avait pas fermée... Elle s'ouvre... Un homme !... Orsini ! à moi, Orsini !

Scène IV

Marguerite, Gaultier.

GAULTIER

Marguerite ! c'est toi, Marguerite !

MARGUERITE

Gaultier ! (À part.) C'est mon bon génie qui me l'envoie.

GAULTIER

Je t'ai cherchée toute la journée pour te demander justice, Marguerite... Je venais chez Orsini pour qu'il m'aidât à te voir, car il me faut justice... Te voilà, ma reine... Justice ! justice !

MARGUERITE

Et moi, je venais chez Orsini, comptant t'envoyer chercher par lui ; car, avant de me séparer de toi, je voulais te dire adieu.

GAULTIER

Adieu, dis-tu ?... Pardon, je ne comprends pas bien... car une seule idée me poursuit, m'obsède... Je vois toujours sur cette grève nue le corps de mon frère, noyé, souillé, percé de coups...

Il me faut son meurtrier, Marguerite.

MARGUERITE

Oui ; j'ai donné des ordres... Ton frère sera vengé, Gaultier... son meurtrier, nous le trouverons, je te le jure... Mais le roi arrive demain, il faut nous séparer.

GAULTIER

Nous séparer ?... qu'est-ce que tu dis là ?... Mes pensées sont comme une nuit d'orage, et ce que tu viens de me dire comme un éclair qui me permet d'y lire un instant... Oui, nous nous séparons... oui, quand mon frère sera vengé.

MARGUERITE

Nous nous séparerons demain... Le roi revient demain. Oh ! pourquoi, dans le cœur de mon Gaultier, dans ce cœur qui était tout entier à sa Marguerite, un autre sentiment est-il venu remplacer l'amour ? Hier encore, il était tout à moi, ce cœur. (Elle met sa main sur la poitrine de Gaultier. À part.) Les tablettes sont là !

GAULTIER

Oui, tout entier à la vengeance ; puis, après, tout entier à toi.

MARGUERITE

Qu'as-tu donc là ?

GAULTIER

Ce sont des tablettes.

MARGUERITE

Oui, des tablettes qu'un moine t'a remises ce matin : tu es le dépositaire heureux des pensées de quelqu'une des femmes de ma cour.

GAULTIER

Ô Marguerite ! te railles-tu de moi ? Non : ces tablettes me viennent d'un capitaine que je n'ai vu qu'une fois, dont je ne sais pas même le nom, qui me les a envoyées je ne sais pourquoi, et qui était hier ici avec mon frère, mon pauvre frère...

MARGUERITE

Tu penses que je croirai cela, Gaultier ? Mais qu'importe ! la jalousie sied-elle à ceux qui vont être séparés à jamais ? Adieu, Gaultier, adieu !

GAULTIER

Que fais-tu, Marguerite ? Tu veux donc me rendre fou ? Je viens, désespéré, te redemander mon frère, et tu me parles de départ ! un premier malheur m'ébranle, et tu m'écrases avec un second ! Pourquoi partir ? pourquoi me dire adieu ?

MARGUERITE

Le roi a des soupçons, Gaultier ; il ne faut pas qu'il te trouve ici. D'ailleurs, tu emporteras ces tablettes pour te consoler.

GAULTIER

Tu crois donc réellement que c'est d'une femme ?

MARGUERITE

J'en suis sûre. Déjà mille fois tu m'aurais rassurée en me les montrant.

GAULTIER

Mais le puis-je ? sont-elles à moi ? J'ai juré sur l'honneur de ne les ouvrir que demain, ou de les rendre à celui à qui elles appartiennent, s'il me les réclame. Puis-je te rendre plus claire une chose que je ne comprends pas moi-même ? J'ai juré sur l'honneur qu'elles ne sortiraient point de mes mains. Voilà tout : j'ai juré.

MARGUERITE

Et moi, je n'avais rien juré sur l'honneur, n'est-ce pas ? je n'ai violé aucun serment pour toi ? Oublie que j'ai été pour toi parjure, car le parjure est dans l'amour plutôt encore que dans l'adultère ; oublie et garde ta parole, et, moi, je garde ma jalousie. Adieu !

GAULTIER

Marguerite, au nom du ciel !...

MARGUERITE

L'honneur ! l'honneur d'un homme !... Et l'honneur d'une femme, n'est-ce donc rien ? Tu as juré ? Mais, moi, un mot, une pensée de toi, m'a fait oublier un serment fait à Dieu, et je l'oublierais encore, et, si tu m'en priais, j'oublierais le monde entier pour toi !

GAULTIER

Et cependant tu veux que je parte ! tu veux que nous nous séparions !

MARGUERITE

Oui, oui. Je l'ai promise au saint tribunal, cette séparation. Eh bien, si tu l'exigeais, si j'avais la certitude que ces tablettes ne sont pas d'une femme, eh bien, je braverais l'anathème de Dieu comme j'ai bravé celui des hommes ; car penses-tu qu'à la cour on croie à la pureté de notre amour ! Ils me croient coupable, n'est-ce pas ? comme si je l'étais ; eh bien, malgré la nécessité de ton départ, si tu me priais comme je te prie, je te dirais : « Reste, mon Gaultier, reste ! meure ma réputation, meure ma puissance ! mais reste, reste près de moi, près de moi toujours. »

GAULTIER

Tu ferais cela ?

MARGUERITE

Oui ; mais je suis une femme, moi, dont l'honneur n'est rien, qui peut être parjure impunément et qu'on peut torturer à loisir, pourvu qu'on ne manque pas à sa parole de gentilhomme ; qu'on peut faire mourir de jalousie, pourvu qu'on garde son serment.

GAULTIER

Mais si l'on savait jamais...

MARGUERITE

Qui le saura ? avons-nous des témoins ici ?

GAULTIER

Tu me les rendras demain avant dix heures.

MARGUERITE

Je te les rendrai à l'instant même.

GAULTIER

Mon Dieu, pardonne-moi ! mais est-ce un ange ou un démon qui me fait oublier mon frère, mes serments, mon honneur ?

MARGUERITE, lui prenant des mains les tablettes

Je les tiens.

(Elle se rapproche vivement de la lampe et examine les tablettes, dont elle arrache un des feuillets.)

GAULTIER

Marguerite ! Marguerite !... Ô faiblesse humaine !... Oh ! pardon, mon frère ! étais-je venu pour parler d'amour ? étais-je venu pour rassurer les craintes frivoles d'une femme ? J'étais venu pour te venger ; mon frère, pardon !

MARGUERITE, revenant à lui

Oh ! j'étais insensée ! Non, non ! il n'y avait rien dans ces tablettes ; ce n'était point une femme qui te les avait données ! Mon Gaultier ne ment pas lorsqu'il dit qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi. Eh bien, moi aussi, je n'aime que lui ; moi aussi, je tiendrai ma promesse, et nous ne serons pas séparés ; peu m'importent les soupçons du roi ; je serai si heureuse de souffrir pour mon chevalier.

GAULTIER

Pensons à mon frère, Marguerite.

MARGUERITE

Eh bien, mon ami, des recherches ont déjà été faites, et l'on soupçonne...

GAULTIER

Qui soupçonne-t-on ?

MARGUERITE

Un capitaine étranger qui n'est ici que depuis quelques jours, qui doit, demain, pour la première fois, venir à la cour.

GAULTIER

Son nom ?

MARGUERITE

Buridan, je crois.

GAULTIER

Buridan ! et vous avez donné l'ordre qu'il fût arrêté, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

C'est ce soir seulement que j'ai su cela, et je n'avais point là mon capitaine des gardes.

GAULTIER

L'ordre ! l'ordre ! que j'arrête cet homme-là moi-même ! Oh !

un autre n'arrêtera pas l'assassin de mon frère ! L'ordre, Marguerite ! l'ordre, au nom du ciel !

MARGUERITE

Tu l'arrêteras, toi ?

GAULTIER

Oui, fût-il en prière au pied de l'autel, je l'arracherai du pied de l'autel ; oui, je l'arrêterai partout où il sera.

MARGUERITE va à la table et signe un parchemin

Voici l'ordre.

GAULTIER

Merci, merci, ma reine.

MARGUERITE, à part, menaçant

Oh ! Buridan, c'est moi maintenant qui tient ta vie entre mes mains !

ACTE TROISIÈME

ENGUERRAND DE MARIGNY

CINQUIÈME TABLEAU

Devant le vieux Louvre. Le talus descendant à la rivière. À gauche, la façade du palais, avec un balcon praticable et une poterne. – Au lever du rideau, Richard regarde couler la rivière ; d'autres manants causent en regardant le Louvre.

Scène première

Richard, Simon, passant ; manants.

SIMON

Ohé ! c'est toi, maître Richard ? est-ce que, de savetier, tu es devenu pêcheur ?

RICHARD

Non ; mais tu sais que toute la noblesse du royaume s'en va au diable ; et, comme il paraît que le chemin est plus court par eau que par terre, elle s'en va par eau.

SIMON

Et qu'est-ce que tu fais là, le nez à la rivière et le dos au Louvre ?

RICHARD

Je regarde au pied de la vieille tour de Nesle s'il n'y a pas quelque pèlerin qui passe, afin de lui crier bon voyage.

UN ARBALÉTRIER, en faction à la porte de la poterne

Holà ! manants, allez causer plus loin.

RICHARD

Merci, monsieur le garde. (S'en allant.) Le diable te torde le cou dans ta poivrière, à toi !

Scène II

Les mêmes, Savoisy, suivi d'un page ;

Raoul, puis Pierrefonds.

SAVOISY

Prends le bas du pavé, drôle !

RICHARD, descendant

Oui, monseigneur. (S'en allant.) Tu prendras le haut de la Seine, toi, quelque jour.

SAVOISY

Tu parles, je crois ?

RICHARD

Je prie Dieu qu'il vous conserve.

SAVOISY

Fort bien.

LE PAGE

La porte du Louvre est fermée, monseigneur.

SAVOISY

Cela ne se peut pas, Olivier ; il est neuf heures.

LE PAGE

Cela est cependant ; voyez vous-même.

SAVOISY

Voilà qui est étrange. (À un autre seigneur qui survient avec son page.) Comprenez-vous, sire Raoul, ce qui arrive ?

RAOUL

Qu'arrive-t-il ?

SAVOISY

Le Louvre fermé à cette heure !

RAOUL

Attendons un instant ; on va l'ouvrir sans doute.

SAVOISY

Le temps est beau, promenons-nous en attendant.

RAOUL

Arbalétrier !

L'ARBALÉTRIER

Monseigneur ?

RAOUL

Sais-tu pourquoi cette porte n'est pas ouverte ?

L'ARBALÉTRIER

Non, monseigneur.

PIERREFONDS, arrivant

Salut, messires. Il paraît que la reine tient ce matin sa cour sous son balcon.

SAVOISY

Vous avez deviné du premier coup, sire de Pierrefonds.

Scène III

Les mêmes, Buridan, suivi de cinq gardes.

BURIDAN, plaçant ses gardes au fond

Restez là.

SAVOISY

Puisque vous êtes si excellent sorcier, pouvez-vous me dire quel est ce nouveau venu ; et s'il est marquis ou duc, pour avoir une garde de cinq hommes ?

PIERREFONDS

Je ne le connais pas ; c'est sans doute quelque Italien qui cherche fortune.

SAVOISY

Et qui mène derrière lui de quoi la prendre.

BURIDAN, s'arrêtant et les regardant

Et à son côté de quoi la garder, messeigneurs, une fois qu'il l'aura prise.

SAVOISY

Alors vous me donnerez votre secret, mon maître ?

BURIDAN

J'espère qu'il ne me faudra qu'une leçon pour vous l'apprendre.

SAVOISY

Il me semble que j'ai déjà entendu cette voix.

RAOUL et PIERREFONDS

Moi aussi.

SAVOISY

Ah ! voilà notre digne ministre, sire Enguerrand de Marigny,

qui vient monter sa garde avec nous.

BURIDAN, à ses gardes

Attention !

Scène IV

Les mêmes, Marigny.

MARIGNY, essayant d'entrer

D'où vient qu'on n'entre pas au palais ?

BURIDAN

Je vais vous le dire, monseigneur ; c'est parce qu'il y avait une arrestation à faire ce matin, et que l'intérieur du palais est lieu d'asile.

MARIGNY

Une arrestation, sans que j'en sache quelque chose ?

BURIDAN

Aussi vous attendais-je là, monseigneur, pour vous en instruire : lisez.

SAVOISY, aux autres seigneurs,
qui regardent étonnés

Il me semble que cela se complique.

MARIGNY

Donnez.

BURIDAN

Lisez haut.

MARIGNY

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine régente de France, au capitaine Buridan, d'arrêter et saisir au corps, partout où il le trouvera, le sire Enguerrand de Marigny. »

BURIDAN

C'est moi qui suis le capitaine Buridan.

MARIGNY

Et vous m'arrêtez de par la reine ?

BURIDAN

Votre épée !

MARIGNY

La voici ; tirez-la du fourreau, monsieur ; elle est pure et sans tache, n'est-ce pas ? Et maintenant, que le bourreau tire mon âme de mon corps, elle sera comme cette épée...

Scène V

Les mêmes, Marguerite et Gaultier, au balcon.

GAULTIER

Est-il parmi ces jeunes seigneurs, Marguerite ?

MARGUERITE

C'est celui qui parle à Marigny, et qui tient l'épée nue.

GAULTIER

Bien.

(Ils disparaissent tous deux.)

MARIGNY

Je suis prêt, marchons.

BURIDAN, aux gardes

Conduisez le sire Enguerrand de Marigny au château de Vincennes.

MARIGNY

Et de là ?

BURIDAN

À Montfaucon probablement, monseigneur : vous avez eu soin de faire élever le gibet, il est juste que vous l'essayiez. Ne vous plaignez donc pas.

MARIGNY

Capitaine, je l'avais fait élever pour les criminels et non pour les martyrs. La volonté de Dieu soit faite !

SAVOISY

Eh bien, je réponds que, s'il en réchappe, le ministre croira désormais aux sorciers.

BURIDAN, laissant tomber sa tête sur sa poitrine

Cet homme est un juste.

PIERREFONDS

Ah ! miracle ! la poterne s'ouvre, messieurs.

SAVOISY

Pour laisser sortir, ce me semble, mais non pour laisser entrer.

GAULTIER, sortant avec quatre gardes, met la main
sur l'épaule de Buridan, qui lui tourne le dos

Est-ce vous qui êtes le capitaine Buridan ?

BURIDAN, se retournant

C'est moi.

GAULTIER

Eh quoi ! c'est vous, vous qui étiez à la taverne d'Orsini avec mon frère, c'est vous qui êtes Buridan, soupçonné et accusé de sa mort ?

BURIDAN, regardant le balcon

Ah ! c'est moi qu'on accuse ?

GAULTIER

En effet, c'est vous qui l'excitez à ce funeste rendez-vous... Je l'en détournais, moi ; vous l'y avez entraîné. Pauvre Philippe ! c'est donc bien vous ! Lisez cet ordre de la reine, monsieur.

SAVOISY

Ah ! ça ! mais la reine a donc passé la nuit à signer des ordres ?

GAULTIER

Lisez haut.

BURIDAN

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine régente de France, au capitaine Gaultier d'Aulnay, de saisir au corps, partout où il le trouvera, le capitaine Buridan. » Et c'est vous qu'on a choisi pour mon arrestation ? On a voulu, je le vois, que vous fussiez exact au rendez-vous que vous avait donné le moine ; il est dix heures, et, à dix heures, en effet, nous devons nous rencontrer.

GAULTIER

Votre épée !

BURIDAN

La voici. Mes tablettes !...

GAULTIER

Vos tablettes ?

BURIDAN

Oui ; ne les avez-vous plus ?

SAVOISY

Bon ! il paraît qu'on arrête tout le monde aujourd'hui ?

BURIDAN, ouvre vivement ses tablettes et cherche

Malédiction !... Gaultier ! Gaultier ! ces tablettes sont sorties de vos mains ?

GAULTIER

Que dites-vous ?

BURIDAN

Ces tablettes sont passées entre les mains de la reine ?

GAULTIER

Comment cela ?

BURIDAN

Un instant, une minute, n'est-ce pas ? par force ou par surprise... ces tablettes sont sorties un instant de vos mains ? Avouez-le donc.

GAULTIER

Je l'avoue. Eh bien ?

BURIDAN

Eh bien, cet instant, si court qu'il ait été, a suffi pour signer un arrêt de mort ; cet arrêt est le mien ; et mon sang retombera sur vous, car c'est vous qui me tuez.

GAULTIER

Moi ?

BURIDAN

Voyez-vous l'endroit où l'on a déchiré une feuille ?

GAULTIER

Oui.

BURIDAN

Eh bien, sur cette feuille qui manque, il y avait écrit par votre frère, avec le sang de votre frère, signé de la main de votre frère...

GAULTIER

Il y avait... quoi ? Achevez donc.

BURIDAN

Oh ! vous ne le croirez pas maintenant, maintenant que la feuille est déchirée ; car on vous aveugle... car vous êtes un insensé.

GAULTIER

Il y avait ?... Au nom du ciel ! achevez-donc. Qu'y avait-il d'écrit sur cette feuille ?

BURIDAN

Il y avait...

MARGUERITE, paraissant au balcon

Gardes, conduisez cet homme à la prison du grand Châtelet.

(Les gardes entourent Buridan.)

GAULTIER

Mais qu'y avait-il ?

BURIDAN

Il y avait : « Gaultier d'Aulnay est un homme sans foi et sans honneur, qui ne sait pas garder un jour ce qui a été confié à son honneur et à sa foi... » Voilà ce qu'il y avait, gentilhomme déloyal ! voilà ce qu'il y avait ! (Se retournant vers le balcon.) Bien joué, Marguerite. À toi la première partie, mais à moi la revanche, je l'espère !... Marchons, messieurs.

(Sortie.)

SAVOISY

Si j'y comprends quelque chose, je veux que Satan m'ex-termine !

MARGUERITE

Vous oubliez que la porte du Louvre est ouverte, messeigneurs, et que la reine vous attend.

SAVOISY

Ah ! c'est juste ; allons faire notre cour à la reine.

SIXIÈME TABLEAU

Un caveau du grand Châtelet.

Scène première

Buridan, seul, lié et couché.

Un des hommes qui m'ont descendu ici m'a serré la main ; mais que pourra-t-il pour moi... en supposant même que je ne me sois pas trompé ?... Me procurer de l'eau un peu plus fraîche, du pain un peu moins noir et un prêtre à l'heure de ma mort... J'ai compté les deux cent vingt marches qu'ils ont descendues, les douze portes qu'ils ont ouvertes... Allons, Buridan, allons, songe à mettre de l'ordre dans ta conscience : tu as à démêler avec Satan un compte long et embrouillé... Insensé ! dix fois insensé que j'ai été ! je connais les hommes, leur honneur qui se brise comme verre, qui fond comme neige, quand l'haleine ardente d'une femme souffle dessus... et j'ai été suspendre ma vie à ce fil !... Insensé ! cent fois, mille fois insensé !... Comme elle est contente à cette heure ! comme elle raille ! comme elle serre son amant entre ses bras !... comme chacun de ses baisers arrache à Gaultier un remords du cœur ! tandis que, moi... moi, je me roule sur la terre de ce cachot... J'aurais dû éloigner le jeune homme... Si jamais !... (Riant.) C'est possible !... c'est une seule étoile dans un ciel sombre ; c'est un feu follet pour le voyageur perdu. Elle ne me laissera pas mourir ainsi : elle voudra me voir, ne fût-ce que pour insulter à ma mort... Ô démons !... démons qui faites le cœur des femmes... Oh ! j'espère que vous n'aurez oublié dans le sien aucun des sentiments pervers que je lui crois, car c'est sur l'un d'eux que je compte... Mais quel peut être cet homme qui m'a serré la main en me descendant ici ? Peut-être vais-je le savoir, la porte s'ouvre.

Scène II
Buridan, Landry.

LANDRY

Capitaine, où êtes-vous ?

BURIDAN

Ici.

LANDRY

C'est moi.

BURIDAN

Qui, toi ? Je n'y vois pas.

LANDRY

A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître ?

BURIDAN

C'est la voix de Landry !

LANDRY

À la bonne heure.

BURIDAN

Peux-tu me sauver ?

LANDRY

Impossible.

BURIDAN

Que diable alors viens-tu faire ici ?

LANDRY

J'y suis guichetier depuis hier.

BURIDAN

Il paraît que tu cumules : guichetier au Châtelet, assassin à la tour de Nesle !... Marguerite de Bourgogne doit te donner bien de l'occupation dans ces deux emplois !

LANDRY

Mais oui, assez.

BURIDAN

Et tu ne peux ici rien pour moi, pas même faire venir un confesseur, celui que je te désignerais ?

LANDRY

Non ; mais je puis écouter votre confession, pour la répéter

mot à mot à un prêtre ; et, s'il y a une pénitence à faire, foi de soldat, je la ferai pour vous.

BURIDAN

Imbécile ! Peux-tu me donner de quoi écrire ?

LANDRY

Impossible.

BURIDAN

Peux-tu fouiller dans ma poche et y prendre une bourse pleine d'or ?

LANDRY

Oui, capitaine.

BURIDAN

Prends donc, dans cette poche... celle-ci.

LANDRY

Après ?

BURIDAN

Combien touches-tu de livres par an ?

LANDRY

Six livres.

BURIDAN

Compte ce qu'il y a dans cette bourse pendant que je vais réfléchir. (Pause d'un instant.) As-tu compté ?

LANDRY

Avons-nous réfléchi ?

BURIDAN

Oui ; combien y a-t-il ?

LANDRY

Trois marcs d'or.

BURIDAN

Cent soixante-cinq livres tournois. Écoute. Il te faudra passer ici, dans une prison, vingt-huit ans de ta vie pour gagner cette somme. Jure-moi, sur ton salut éternel, de faire ce que je vais te prescrire, et cette somme est à toi : c'est tout ce que je possède. Si j'avais davantage, je te donnerais davantage.

LANDRY

Et vous ?

BURIDAN

Si l'on me pend, ce qui est probable, le bourreau se chargera des frais d'enterrement, et je n'ai pas besoin de cette somme ; si je me sauve, ce qui est possible, tu auras quatre fois cette somme, et moi, mille.

LANDRY

Qu'y a-t-il à faire, capitaine ?

BURIDAN

Une chose bien simple. Tu peux sortir du Châtelet, et, une fois sorti, n'y plus rentrer.

LANDRY

Je ne demande pas mieux.

BURIDAN

Tu iras te loger chez Pierre de Bourges, le tavernier, par devers les Innocents ; c'est là que je logeais. Tu demanderas la chambre du capitaine ; on te donnera la mienne.

LANDRY

Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas difficile.

BURIDAN

Écoute : une fois entré dans cette chambre, tu t'y renfermeras ; tu compteras les dalles qui la pavent à partir du coin où se trouve un crucifix. (Landry se signe.) Écoute-moi donc. Sur la septième, tu verras une croix : tu la soulèveras avec ton poignard ; et, sous une couche de sable, tu trouveras une petite boîte de fer dont la clef est dans cette bourse ; tu pourras l'ouvrir pour t'assurer que ce sont des papiers, que ce n'est pas de l'or. Puis, si demain, à l'heure de la rentrée du roi dans Paris, tu ne m'as pas revu sain et sauf ; si je ne t'ai pas dit : « Rends-moi cette boîte et cette clef », tu les remettras toutes deux à Louis X, roi de France, et, si je suis mort, tu m'auras vengé. Voilà tout : mon âme sera tranquille, et c'est à toi que je le devrai.

LANDRY

Et je ne courrai pas d'autres risque ?

BURIDAN

Pas d'autre.

LANDRY

Vous pouvez compter sur moi.

BURIDAN

Sur ton salut éternel, tu promets de faire ce que je t'ai dit ?

LANDRY

Sur la part que j'espère dans le paradis, je le jure.

BURIDAN

Maintenant, adieu, Landry. Sois honnête homme, si tu peux.

LANDRY

Je ferai ce que je pourrai, mon capitaine ; mais c'est bien difficile.

(Il sort.)

Scène III

Buridan, seul.

Allons ! allons ! viennent le bourreau et la corde, et la vengeance est assise au pied du gibet... La vengeance ! mot joyeux et sublime lorsqu'il est prononcé par une bouche vivante ; mot sonore et vide prononcé sur une tombe, et qui, si haut qu'il retentisse, ne réveille pas le cadavre endormi dans le tombeau.

Scène IV

Buridan, Marguerite, Orsini.

MARGUERITE, entrant par une porte secrète,
tenant une lampe à la main ; à Orsini

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher de lui sans crainte ?

ORSINI

Oui, madame.

MARGUERITE

Eh bien, attendez-moi là, Orsini ; et, au moindre cri, soyez à moi.

(Orsini sort.)

Scène V
Buridan, Marguerite.

BURIDAN

Une lumière ! Quelqu'un vient !

MARGUERITE, s'approchant

Oui, quelqu'un ! Ne comptais-tu pas revoir quelqu'un avant de mourir ?

BURIDAN, riant

Je l'espérais ; mais je n'y comptais pas. Ah ! Marguerite, tu t'es dit : « Il ne mourra pas sans que je jouisse de mon triomphe, sans qu'il sache que c'est bien moi qui le tue. Femme de toutes les voluptés, à moi, à moi celle-là ! » Ah ! Marguerite, oui, oui, j'avais compté sur ta présence, tu as raison.

MARGUERITE

Mais sans espoir, n'est-ce pas ? tu me connais assez pour savoir qu'après m'avoir réduite à la crainte, abaissée à la prière, il n'y a ni crainte ni prières qui me fléchissent le cœur. Oh ! tes mesures étaient bien prises, Buridan ; seulement, tu avais oublié que, dès que l'amour, l'amour effréné, entre dans le cœur d'un homme, il y ronge tous les autres sentiments, il y vit aux dépens de l'honneur, de la foi, du serment ; et tu as été confier au serment, à la foi, à l'honneur d'un homme amoureux, amoureux de moi, la preuve, la seule preuve que tu eusses contre moi ! Tiens, la voilà, cette précieuse page de tes tablettes, la voilà ! *Je meurs assassiné de la main de Marguerite. Philippe d'Aulnay.* Dernier adieu du frère au frère, et que le frère m'a remis. Tiens, tiens, regarde ! (Prenant la lampe.) Meure, avec cette dernière flamme, ta dernière espérance !... Suis-je libre maintenant, Buridan ? Puis-je faire de toi ce que je voudrai ?

BURIDAN

Qu'en feras-tu ?

MARGUERITE

N'es-tu pas arrêté comme meurtrier de Philippe d'Aulnay ? que fait-on des meurtriers ?

BURIDAN

Et quel tribunal me jugera sans m'entendre ?

MARGUERITE

Un tribunal ? Mais tu es fou ! est-ce qu'on juge les hommes qui portent en eux de tels secrets ? Il y a des poisons si violents, qu'ils brisent le vase qui les renferme. Ton secret est un de ces poisons. Buridan, quand un homme comme toi est arrêté, on le lie comme tu es lié, on le met dans un cachot pareil à celui-ci. Si l'on ne veut pas perdre à la fois et son âme et son corps, à minuit on fait entrer, dans sa prison, un prêtre et un bourreau : le prêtre commence. Il y a, dans cette prison, un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie. Le prêtre sort le premier, et le bourreau ensuite ; puis, lorsque, le lendemain, le guichetier entre dans la prison, il remonte tout effrayé, disant que le condamné, à qui l'on avait eu l'imprudence de laisser les mains libres, s'est étranglé lui-même, preuve qu'il était coupable.

BURIDAN

Je vois que nous avons même franchise, Marguerite ; je t'avais dit mes projets et tu me dis les tiens.

MARGUERITE

Tu railles, ou plutôt tu veux railler ; ton orgueil se révolte de ma victoire ; tu voudrais me laisser croire que tu as quelque moyen de m'échapper pour tourmenter mon sommeil ou mes plaisirs ; mais non, non, ton sourire ne me trompe pas ; les damnées rient aussi, pour faire croire à l'absence de la douleur. Non, tu ne peux m'échapper, n'est-ce pas ? C'est impossible, tu es bien lié, ces murs sont bien épais, ces portes bien solides ; non, non, tu ne peux pas m'échapper, et je m'en vais... Adieu, Buridan ; as-tu quelque chose à me dire ?

BURIDAN

Une seule.

MARGUERITE

Parle.

BURIDAN

C'est un souvenir de jeunesse que je veux te raconter. En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse ; car elle avait pour duc bien-aimé Robert II... Ne m'interromps pas, et accorde dix minutes à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité... Le duc Robert avait une fille jeune et belle, l'enveloppe d'un ange, et l'âme d'un démon ; on l'appelait Marguerite de Bourgogne... Laisse-moi achever... Le duc Robert avait un page jeune et beau, au cœur candide et croyant, aux cheveux blonds et au teint rosé ; on l'appelait Lyonnet de Bournonville... Ah ! tu écoutes avec plus d'attention, ce me semble ! Le page et la jeune fille s'aimèrent ; celui qui les aurait vus tous deux à cette époque et qui les verrait maintenant ne les reconnaîtrait certes plus ; et peut-être, s'ils se rencontraient, ne se reconnaîtraient-ils pas eux-mêmes.

MARGUERITE

Où veut-il en venir ?

BURIDAN

Oh ! tu vas voir, c'est une histoire bizarre. Le page et la jeune fille s'aimèrent donc à l'insu de tout le monde. Chaque nuit, une échelle de soie conduisait l'amant dans les bras de sa maîtresse, et, chaque nuit, la maîtresse et l'amant prenaient rendez-vous pour la nuit suivante. Un jour, la fille du duc Robert annonça en pleurant à Lyonnet de Bournonville qu'elle allait être mère.

MARGUERITE

Grand Dieu !

BURIDAN

Aide-moi à changer de place, Marguerite ; cette position me fatigue. (Marguerite l'aide ; Buridan, riant.) Merci... Où en étais-je, Marguerite ?

MARGUERITE

La fille du duc allait être mère.

BURIDAN

Ah ! oui, c'est cela... Huit jours après, ce secret n'en était plus

un pour son père, et le duc annonça à sa fille que, le lendemain, les portes d'un couvent s'ouvriraient pour elle, et, comme celles du tombeau, se refermeraient sur elle pour l'éternité. La nuit réunit les deux amants. Oh ! ce fut une nuit affreuse ; Lyonnet aimait Marguerite comme Gaultier t'aime ; nuit de sanglots et d'imprécations ! Oh ! la jeune Marguerite, comme elle promettait d'être ce qu'elle a été !

MARGUERITE

Après ? après ?

BURIDAN

Ces cordes m'entrent dans les chairs et me font mal, Marguerite. (Marguerite coupe les cordes qui lient les bras de Buridan ; il la regarde faire en riant.) Elle tenait un poignard comme tu en tiens un, la jeune Marguerite, et elle disait : « Lyonnet, Lyonnet, si, d'ici à demain, mourait mon père, il n'y aurait plus de couvent, il n'y aurait plus de séparation, il n'y aurait que de l'amour. » Je ne sais comment cela se fit, mais le poignard passa de ses mains dans celles de Lyonnet de Bournonville ; un bras le prit, le conduisit dans l'ombre, le guida comme à travers les détours de l'enfer, souleva un rideau, et le page armé et le duc endormi se trouvèrent en face l'un de l'autre. C'était une noble tête de vieillard, calme et belle, que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves ; car il l'assassina, l'infâme ! Mais Marguerite, la jeune et belle Marguerite n'entra point au couvent, et elle devint reine de Navarre, puis reine de France. Le lendemain, le page reçut, par un homme nommé Orsini, une lettre et de l'or ; Marguerite le suppliait de s'éloigner pour toujours : elle disait qu'après leur crime commun, ils ne pouvaient plus se revoir.

MARGUERITE

Imprudente !

BURIDAN

Oui, imprudente ! n'est-ce pas ? car cette lettre, tout entière de son écriture, signée d'elle, reproduisait le crime dans tous ses détails et dans toute sa complicité. Marguerite la reine ne ferait

plus maintenant ce qu'a fait Marguerite la jeune fille, n'est-ce pas, imprudente ?

MARGUERITE

Eh bien, Lyonnet de Bournonville partit, n'est-ce pas ? et l'on ne sait ce qu'il est devenu, on ne le reverra jamais. La lettre est perdue ou déchirée, et ne peut être une preuve. Que peut donc avoir de commun avec cette histoire Marguerite, reine régente de France ?

BURIDAN

Lyonnet de Bournonville n'est pas mort ; et tu le sais bien, Marguerite ; car je t'ai vue tressaillir tout à l'heure en le reconnaissant.

MARGUERITE

Et la lettre, la lettre ?

BURIDAN

La lettre, c'est le premier placet qui sera offert demain à Louis X, roi de France, rentrant dans Paris.

MARGUERITE

Tu dis cela pour m'épouvanter ; cela n'est pas, cela ne peut être ; tu te serais servi de ce moyen d'abord.

BURIDAN

Tu as pris soin de m'en fournir un autre ; j'ai réservé celui-là pour une seconde occasion ; n'ai-je pas mieux fait ?

MARGUERITE

La lettre ?

BURIDAN

Demain, ton époux te la rendra... Tu m'as dit quel était le supplice des meurtriers. Marguerite, sais-tu quel est celui des parricides et des adultères ? Écoute : on leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis ; on leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur ; on le brûle, on en jette la cendre au vent, et, trois jours, on traîne dans la ville le cadavre sur une claie.

MARGUERITE

Grâce ! grâce !

BURIDAN

Allons, allons, un dernier service, Marguerite : délie ces cordes. (Il tend les mains, Marguerite les délie.) Ah ! il est bon d'être libre ! Vienne le bourreau maintenant ! voilà des cordes. Eh bien, qu'as-tu ? Demain, on crierà par la ville : « Buridan, le meurtrier de Philippe d'Aulnay, s'est étranglé dans sa prison. » Un autre cri lui répondra du Louvre : « Marguerite de Bourgogne est condamnée à la peine des adultères et des parricides. »

MARGUERITE

Grâce, Buridan !

BURIDAN

Je ne suis plus Buridan ; je suis Lyonnet de Bournonville... le page de Marguerite... l'assassin du duc Robert.

MARGUERITE

Ne crie pas ainsi.

BURIDAN

Et que peux-tu craindre ? Ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie.

MARGUERITE

Que veux-tu ? que veux-tu ?

BURIDAN

Tu rentres demain à la droite du roi, dans la ville de Paris ; je veux rentrer à sa gauche ; nous irons au-devant de lui ensemble.

MARGUERITE

Nous irons.

BURIDAN

C'est bien.

MARGUERITE

Et cette lettre ?...

BURIDAN

Eh bien, quand on la lui présentera, c'est moi qui la prendrai ; ne serai-je pas premier ministre ?

MARGUERITE

Marigny n'est point encore mort.

BURIDAN

Hier, à la taverne d'Orsini, tu m'avais juré qu'à la dixième heure ce serait fait de lui.

MARGUERITE

Il me reste une heure encore, c'est plus qu'il n'en faut pour accomplir ma promesse, et je vais donner l'ordre...

BURIDAN

Attends ; une dernière question, Marguerite. Les enfants de Marguerite de Bourgogne et de Lyonnet de Bournonville, que sont-ils devenus ?

MARGUERITE

Je les ai confiés à un homme.

BURIDAN

Le nom de cet homme ?

MARGUERITE

Je ne m'en souviens pas...

BURIDAN

Cherche, Marguerite, et tu te le rappelleras.

MARGUERITE

Orsini, je crois.

BURIDAN, appelant

Orsini ! Orsini !

MARGUERITE

Que fais-tu ?

BURIDAN

N'est-il pas là ?

MARGUERITE

Non.

(Orsini entre.)

BURIDAN

Le voici. Approche, Orsini. Demain, je suis premier ministre... Tu ne le crois pas ? Dites-le-lui, madame, pour qu'il le croie.

MARGUERITE

C'est la vérité.

BURIDAN

Le premier acte de mon pouvoir sera de faire donner la question à un certain Orsini, qui était à la cour du duc Robert II.

ORSINI

Et pourquoi, monseigneur ? pourquoi ?

BURIDAN

Pour savoir de lui comment il a accompli les ordres qu'il avait reçus de sa souveraine Marguerite de Bourgogne, relativement à deux enfants.

ORSINI

Oh ! pardon, monseigneur, pardon de ne les avoir pas fait mourir, comme on me l'avait ordonné.

MARGUERITE

Ce n'était pas moi qui avais donné cet ordre... c'était...

BURIDAN

Tais-toi, Marguerite.

ORSINI

Pardon si je n'en ai pas eu le courage ; c'étaient deux fils si faibles et si beaux !

BURIDAN

Qu'en as-tu fait, malheureux ?

ORSINI

Je les ai donnés, pour les exposer, à un de mes hommes ; et j'ai dit qu'ils étaient morts.

BURIDAN

Et cet homme ?

ORSINI

C'est un des guichetiers de cette prison ; on le nomme Landry... Pardon !

BURIDAN

C'est bien, Orsini ; voilà un trait qui te fait honneur ! une idée qui t'est venue à toi et qui n'est pas venue à une mère : qu'on n'avait pas besoin de tuer ses enfants lorsqu'on pouvait les exposer. Orsini, eusses-tu commis bien des crimes, voilà une action qui les rachète ; il te reste donc un cœur ! il te reste donc une

âme ! embrasse-moi, Orsini ! embrasse-moi. Oh ! tu auras de l'or ce que pesaient ces enfants ; deux garçons, n'est-ce pas ? Ô mes enfants ! mes enfants !... Ah ! assez, assez, tu vois bien que la reine me prend en pitié.

ORSINI

Que me reste-t-il à faire, monseigneur ?

BURIDAN

Prends cette lampe, et éclaire le chemin... Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE

Où allons-nous ?

BURIDAN

Au-devant du roi Louis X, qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

ACTE QUATRIÈME

BURIDAN

SEPTIÈME TABLEAU

Une salle du Louvre ; porte au fond, avec deux portes latérales ; deux autres, à gauche, une à droite au deuxième plan, et une croisée du même côté au premier plan.

Scène première
Gaultier, puis Charlotte.

GAULTIER, entrant

Marguerite ! Marguerite ! Elle ne sera point encore sortie de sa chambre.

CHARLOTTE, paraissant à la porte de la reine
Est-ce vous, madame la reine ?... Le seigneur Gaultier !

GAULTIER

Charlotte, notre souveraine, que Dieu conserve ! est en bonne santé, j'espère ?...

CHARLOTTE

Je n'en sais rien, monseigneur ; je sors de sa chambre.

GAULTIER

Eh bien ?

CHARLOTTE

Elle n'y a point couché.

GAULTIER

Que dis-tu là, Charlotte ?

CHARLOTTE

La vérité... Ah ! mon Dieu ! je suis bien inquiète.

GAULTIER

Que dis-tu ?

CHARLOTTE

Je dis, monseigneur, que je venais voir si la reine n'était pas dans cette salle.

GAULTIER

La reine n'est point dans son appartement, elle n'est point ici, elle n'est point au palais... Oh ! mon Dieu ! mais ne sais-tu rien, enfant, ne sais-tu rien qui puisse nous indiquer où elle pourrait être ?

CHARLOTTE

Hier au soir, elle m'a demandé sa mante pour sortir, et je ne l'ai pas revue depuis.

GAULTIER

Tu ne l'as pas revue ?... Mais tu sais peut-être où elle allait... Dis-le-moi, que je coure sur ses pas, que je sache ce qu'elle est devenue, que je la retrouve.

CHARLOTTE

Je ne sais point où elle allait, monseigneur.

GAULTIER

Écoute, ne crains rien ; si c'est un secret qu'elle t'a confié, dis-le-moi, car elle me confie, à moi aussi, tous ses secrets ; ne crains rien et répète-moi ce que tu sais ; je lui dirai que je t'ai forcée de me le dire, et elle te pardonnera ; et moi, moi, Charlotte, tu me tireras un poignard du cœur ; n'est-ce pas, elle t'a dit où elle allait ?

CHARLOTTE

Elle ne m'a rien dit, je vous le jure.

GAULTIER

Oui, oui, elle t'a recommandé la discrétion ; tu fais bien, enfant, de la lui garder... Mais, moi, moi, tu sais, elle m'aurait dit comme à toi où elle allait ; dis-le-moi... Attends, désires-tu quelque chose que tu n'espérais pas obtenir dans ce monde ?

CHARLOTTE

Je ne désire rien, que de savoir ce qu'est devenue la reine.

GAULTIER

Demande ce que tu voudras, et dis-moi où elle est, car tu dois le savoir, n'est-ce pas ? demande ce que tu voudras ; des bijoux, je t'en couvrirai ; as-tu un fiancé pauvre, je le doterai ; veux-tu l'avoir près de toi, je le ferai entrer dans mes gardes ; ce que

n'espérerait pas la fille d'un comte ou d'un baron, tu l'obtiendras, toi, sur une seule réponse... Charlotte, où est Marguerite ? où est la reine ?

CHARLOTTE

Hélas ! hélas ! monseigneur, je ne sais pas ; mais peut-être...

GAULTIER

Dis ! dis !

CHARLOTTE

Cet Italien, Orsini...

GAULTIER

Oui, oui, tu as raison, et j'y cours, Charlotte... Oh ! si elle revient en mon absence, dis-lui qu'elle m'accorde un instant avant la rentrée du roi ; tu la supplieras, n'est-ce pas ? tu lui diras que c'est moi, moi, son serviteur fidèle et dévoué, moi qui l'en prie ; tu lui diras que je suis au désespoir, que je deviendrai fou si elle ne me dit pas un mot, un mot qui me rassure et me console.

CHARLOTTE

Sortez, sortez, voici qu'on ouvre les appartements.

GAULTIER

Oui, oui.

CHARLOTTE

Bon courage, monseigneur ! je vais prier pour vous.

(Gaultier sort, et Charlotte rentre chez la reine.)

Scène II

Savoisy, Pierrefonds, seigneurs, puis Raoul.

SAVOISY

Vous n'êtes pas allé au-devant du roi, sire de Pierrefonds ?

PIERREFONDS

Non, monseigneur ; si la reine y va, je l'accompagnerai ; et vous ?

SAVOISY

J'attendrai notre sire ici : il y a sur la route une si grande affluence de peuple, qu'on ne peut y passer... Je ne veux pas me confondre avec tous ces manants.

PIERREFONDS

Et puis vous avez pensé que, le véritable roi s'appelant non pas Louis le Hutin, mais Marguerite de Bourgogne, mieux valait faire sa cour à Marguerite de Bourgogne qu'à Louis le Hutin ?

SAVOISY

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela. (À sire Raoul, qui entre.) Bonjour, baron ; quelle nouvelle ?

RAOUL

Que voici le roi qui vient, messeigneurs.

SAVOISY

Et la reine ne paraît-elle pas ?

RAOUL

La reine est allée au-devant de lui, elle rentre à sa droite.

LE PEUPLE, au dehors

Vive le roi ! vive le roi !

RAOUL

Tenez, entendez-vous les cris des manants ?

SAVOISY

Nous avons fait une faute.

RAOUL

Mais peut-être vous étonnerais-je bien, si je vous disais qui est à sa gauche.

SAVOISY

Pardieu ! il serait plaisant que ce fût un autre que Gaultier d'Aulnay !

RAOUL

Gaultier d'Aulnay n'est pas même dans le cortège.

SAVOISY

Il n'est pas dans le cortège, il n'est pas ici ; est-ce qu'il y aurait eu fête cette nuit à la tour de Nesle ? est-ce qu'il y aurait encore un cadavre ou deux sur les rives de la Seine ?... Voyons, qui était à la gauche du roi ?

RAOUL

Messeigneurs, à sa gauche était, sur un cheval superbe, ce capitaine italien que nous avons vu arrêter hier par Gaultier sous

le balcon du Louvre et conduire au grand Châtelet.

SAVOISY

C'est impossible.

RAOUL

Vous allez le voir.

PIERREFONDS

Que dites-vous de cela, Savoisy ?

SAVOISY

Je dis que nous vivons dans un temps bien étrange... Hier, Marigny premier ministre... aujourd'hui, Marigny arrêté... Hier, ce capitaine arrêté... peut-être, aujourd'hui, ce capitaine sera-t-il premier ministre... On croirait, sur mon honneur, que Dieu joue aux dés avec Satan ce beau royaume de France.

LE PEUPLE, au dehors

Noël ! Noël ! vive le roi !

PIERREFONDS

Et voici le peuple qui s'inquiète peu qui on arrête ou qui on fait premier ministre, qui crie : *Noël !* à tue-tête sur le passage du roi.

Scène III

Les mêmes, le roi, Marguerite, Buridan, plusieurs seigneurs.

LES SEIGNEURS, entrant

Le roi, messieurs ! le roi !

LE ROI, entrant

Salut, messeigneurs, salut ! nous sommes heureux d'avoir laissé dans la Champagne une aussi belle armée, et de retrouver ici une aussi belle noblesse.

SAVOISY

Sire, le jour où vous réunirez armée et noblesse pour marcher contre vos ennemis sera un beau jour pour nous.

LE ROI

Et, pour vous aider à faire les frais de la campagne, messieurs, je vais donner l'ordre qu'une taxe soit levée sur la ville de Paris à l'occasion de ma rentrée.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée

Vive le roi ! vive le roi !

LE ROI, allant au balcon

Oui, mes enfants, je m'occupe de diminuer les impôts, je veux que vous soyez heureux, car je vous aime.

BURIDAN, à la reine

Rappelez-vous nos conventions : à nous deux le pouvoir, à nous deux la France.

MARGUERITE

À compter d'aujourd'hui, vous prenez place avec moi au conseil.

BURIDAN

Soyez-y de mon avis, je serai du vôtre.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée

Vive le roi ! vive le roi !

LE ROI, du balcon

Oui, oui, mes enfants. (Se retournant vers Buridan.) Vous entendez, sire Lyonnet de Bournonville ? vous ferez faire un nouveau relevé des états et métiers de la ville de Paris, afin que chacun ne paye, pour cette nouvelle taxe, que ce qu'il a payé pour l'autre, il faut être juste.

SAVOISY

Lyonnet de Bournonville ! Il paraît que ce n'est pas un chevalier de fortune, c'est un vieux nom.

LE ROI

Nous rentrons au conseil. Messires, avant de prendre congé de nous, voici notre main à baiser.

(Il va s'asseoir sur un fauteuil qu'un page a placé dans le milieu du théâtre, un peu au fond. Le groupe de seigneurs qui se forme autour du roi laisse les deux côtés du théâtre libre.)

GAULTIER, entrant vivement

La reine ! on m'a dit... La voilà.

MARGUERITE

Gaultier !... Approchez-vous, sire capitaine, et baisez la main du roi. (Bas, pendant qu'il passe devant elle.) Je t'aime, je n'aime

que toi, je t'aimerai toujours !

GAULTIER

Buridan ! Buridan ici !

MARGUERITE

Silence !

(Landry paraît au balcon.)

Scène IV

Les mêmes, Landry, sur le balcon.

BURIDAN, regardant et apercevant Landry

Landry !

LANDRY, montrant la boîte de fer

Capitaine ?

BURIDAN

Tu vois !

LANDRY

Bien.

BURIDAN

La boîte ?

LANDRY

Les douze marcs d'or ?

BURIDAN

Ce soir, je te les porterai.

LANDRY

Où ?

BURIDAN

À mon ancien logement, chez Pierre de Bourges, le tavernier.

LANDRY

Ce soir, je vous remettrai la boîte.

BURIDAN

J'ai à t'interroger sur beaucoup de chose.

LANDRY

Je vous répondrai sur toutes.

BURIDAN

C'est bien. (Se retournant, aux gardes.) Faites éloigner ces

hommes.

LES GARDES

Arrière, manants ! arrière !

DES GENS DU PEUPLE, grimant au balcon

Vive le roi ! vive le roi !

(Les gardes font descendre le peuple
à coups de manche de hallebarde.)

LE ROI

Maintenant, occupons-nous des affaires du royaume... Adieu,
messigneurs.

UN OFFICIER

Place au roi ! (Le roi sort par le fond.) Place à la reine. (La reine
passe.) Place au premier ministre !

(Buridan passe et entre au conseil ; les gardes sortent.)

Scène V

Savoisy, Pierrefonds, Gaultier, Raoul, seigneurs.

SAVOISY

Çà, sommes-nous éveillés ? dormons-nous, messeigneurs ?
Quant à moi, je m'installe ici... (Il s'assied.) Si je dors, on m'éveil-
lera ; si je veille, on me mettra à la porte ; mais je veux savoir
comment finiront ces choses.

PIERREFONDS

Si nous demandions à Gaultier, peut-être est-il dans le secret.
Gaultier !

GAULTIER, se jetant sur un fauteuil de l'autre côté

Oh ! laissez-moi, messeigneurs ; je ne sais rien, je ne devine
rien... Laissez-moi, je vous prie.

SAVOISY

La porte s'ouvre.

L'OFFICIER, entrant par le fond

Le sire de Pierrefonds ?

PIERREFONDS

Voici.

L'OFFICIER

Ordre du roi.

(Il sort. Tous les courtisans se groupent autour de Pierrefonds.)

PIERREFONDS, lisant

« Ordre d'aller prendre à Vincennes le sire Enguerrand de Marigny, et de le conduire à Montfaucon. »

SAVOISY

Bien ! c'est au bas d'un arrêt de mort que le roi a mis sa première signature ; cela promet. Bien des compliments sur la mission.

PIERREFONDS

J'en aimerais mieux une autre ; mais, quelle qu'elle soit, je vais l'accomplir. Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SAVOISY

Nous voilà toujours fixés sur un point : c'est que le premier ministre sera pendu... Le roi avait promis de faire quelque chose pour son peuple.

L'OFFICIER, entrant

Le sire comte de Savoisy ?

SAVOISY

Voici.

L'OFFICIER

Lettres patentes du roi.

(Il sort.)

TOUS, se rapprochant de Savoisy

Ah ! voyons, voyons.

SAVOISY

Sang-Dieu ! messeigneurs, vous êtes plus pressés que moi : le premier ordre ne m'invite pas beaucoup à ouvrir le second ; et, si par hasard c'était l'un de vous que je dusse aussi mener pendre, celui-là m'aurait quelque obligation du retard... (Il déplie lentement le parchemin.) Ma commission de capitaine dans les gardes ! Y savez-vous une place vacante, messieurs ?

RAOUL

Non ; à moins que Gaultier...

SAVOISY, regardant Gaultier

Sur Dieu ! vous m'y faites songer.

RAOUL

N'importe ; recevez nos félicitations.

SAVOISY

C'est bien, messieurs, c'est bien. Je dois à l'instant prendre mon poste dans les appartements... Restez ici, si tel est votre bon plaisir. Messieurs, j'ai appris pour mon compte ce que je voulais savoir. (Riant.) Le roi est un grand roi, et le nouveau ministre un grand homme.

(Il sort.)

L'OFFICIER, rentrant

Sire Gaultier d'Aulnay !

GAULTIER

Hein ?

L'OFFICIER

Lettres patentes du roi.

GAULTIER, se levant

Du roi !

(Il les prend, étonné.)

L'OFFICIER

Messeigneurs, le roi, notre sire, ne recevra pas après le conseil ; vous pouvez vous retirer.

GAULTIER, lisant

« Lettres patentes du roi, donnant au sire d'Aulnay le commandement de la comté de Champagne. » À moi le commandement d'une province !... « Ordre de quitter demain Paris pour se rendre à Troyes. » Moi, quitter Paris !...

RAOUL

Sire d'Aulnay, nous vous félicitons ; justice est faite, et la reine ne pouvait mieux choisir.

GAULTIER

Félicitez Satan ; car, d'archange qu'il était, il est devenu roi

des enfers. (Il déchire l'ordre.) Je ne partirai pas ! (S'adressant aux seigneurs.) Le roi n'a-t-il pas dit que vous pouviez vous retirer, messieurs ?

RAOUL

Et vous ?

GAULTIER

Moi, je reste.

RAOUL

Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bon voyage, sire Gaultier.

GAULTIER

Dieu vous garde !

(Ils sortent.)

Scène VI

Gaultier, seul.

Partir !... partir, quitter Paris !... Est-ce cela qu'on m'avait promis ?... Mais qui me dira donc sur quel terrain je marche depuis quelques jours ? Autour de moi, tout n'est que déception ; chaque objet me paraît réel jusqu'à ce que je le touche, puis alors il s'évanouit entre mes mains... Fantômes !

Scène VII

Gaultier, Marguerite.

MARGUERITE, entrant par le fond

Gaultier !

GAULTIER

Ah ! c'est vous enfin, madame !

MARGUERITE

Silence !

GAULTIER

Assez longtemps je me suis tu, il faut que je vous parle, dût chaque parole me coûter une année d'existence... Vous raillez-vous de moi, Marguerite, pour promettre et retirer en même temps votre parole ?... Suis-je un jouet dont on s'amuse ? suis-je

un enfant dont on se rit ?... Hier, vous me jurez que rien ne nous séparera, et aujourd'hui... l'on m'envoie bien loin de Paris dans je ne sais quelle comté !

MARGUERITE

Vous avez reçu l'ordre du roi ?

GAULTIER, montrant les morceaux qui sont à terre

Et le voilà, tenez.

MARGUERITE

Modérez-vous.

GAULTIER

Vous avez pu approuver cet ordre ?

MARGUERITE

J'ai été forcée.

GAULTIER

Forcée ! et par qui ? qui peut forcer la reine ?

MARGUERITE

Un démon qui en a le pouvoir.

GAULTIER

Mais quel est-il ? Dites-le-moi.

MARGUERITE

Feins d'obéir, et peut-être, d'ici à demain, pourrai-je te voir et tout t'expliquer.

GAULTIER

Et tu veux que je me retire sur une pareille assurance ?

MARGUERITE

Tu ne partiras pas ; mais va-t'en, va-t'en !

GAULTIER

Je reviendrai : il me faut l'explication de ce secret.

MARGUERITE

Oui, oui, tu reviendras ; voici quelqu'un, quelqu'un vient.

GAULTIER

Souviens-toi de ta promesse. Adieu.

(Il s'élançe dehors.)

MARGUERITE

Il était temps !

Scène VIII

Marguerite, Buridan, entrant par le fond.

BURIDAN

Pardonne-moi si j'interromps tes adieux, Marguerite.

MARGUERITE

Tu as mal vu, Buridan.

BURIDAN

N'est-ce donc point Gaultier qui s'éloigne ?

MARGUERITE

Alors tu as mal entendu, ce n'étaient point des adieux.

BURIDAN

Comment cela ?

MARGUERITE

C'est qu'il ne part pas.

BURIDAN

Le roi le lui ordonne.

MARGUERITE

Et moi, je le lui défends.

BURIDAN

Marguerite, tu oublies nos conventions ?

MARGUERITE

Je t'ai promis de te faire ministre, et j'ai tenu parole ; tu m'avais promis de me laisser Gaultier, et tu exiges qu'il parte !

BURIDAN

Nous avons dit : « À nous deux la France », et non : « À nous trois » ; ce jeune homme serait en tiers dans le pouvoir et les secrets, c'est impossible !

MARGUERITE

Cela sera pourtant.

BURIDAN

As-tu oublié que tu étais en ma puissance ?

MARGUERITE

Oui, hier que tu n'étais que Buridan prisonnier, non aujourd'hui que tu es Lyonnet de Bournonville, premier ministre.

BURIDAN

Comment cela ?

MARGUERITE

Tu ne peux pas me perdre sans te perdre toi-même.

BURIDAN

Cela m'aurait-il arrêté hier ?

MARGUERITE

Cela t'arrêtera aujourd'hui. Hier, tu avais tout à gagner et rien à perdre que la vie... Aujourd'hui, avec la vie, tu as à perdre honneurs, rang, fortune, richesses, pouvoir... Tu tomberais de trop haut, n'est-ce pas ? pour que l'espoir de me briser dans ta chute te décide à te précipiter !... Nous sommes arrivés ensemble au faite d'une montagne escarpée et glissante ; crois-moi, Buridan, soutenons-nous l'un l'autre, plutôt que de nous menacer tous deux.

BURIDAN

Tu l'aimes donc bien ?

MARGUERITE

Plus que ma vie.

BURIDAN

L'amour dans le cœur de Marguerite ! J'aurais cru qu'on pouvait le presser et le tordre sans qu'il en sortît un seul sentiment humain... Tu es au-dessous de ce que j'espérais de toi. Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur... Nous sommes devenus des choses qui gouvernent, et non des créatures qui s'attendrissent. Oh ! malheur, malheur à toi, Marguerite ! je te croyais un démon, et tu n'es qu'un ange déchu.

MARGUERITE

Écoute : si ce n'est pas de l'amour, invente un nom pour ma faiblesse ; mais qu'il ne parte pas, je t'en prie.

BURIDAN, à part

Ils seraient deux contre moi, c'est trop.

MARGUERITE

Que dis-tu ?

BURIDAN

Je suis perdu si je ne les perds. (Haut.) Qu'il ne parte pas ?...

MARGUERITE

Oui, je t'en prie.

BURIDAN

Et si je suis jaloux de lui, moi ?

MARGUERITE

Toi, jaloux !

BURIDAN

Si le souvenir de ce que j'ai été pour toi me rend intolérable la pensée qu'un autre est aimé de toi ; si ce que tu as pris pour de l'ambition, pour de la haine, pour de la vengeance ; si tout cela n'était qu'un amour que je n'ai pu éteindre, et qui se reproduisait sous toutes les formes ; si je ne voulais monter que pour arriver à toi ; si, pour mes anciens droits, mes droits antérieurs aux siens, je te sacrifiais tout ; si, en échange d'une de ces nuits où le page Lyonnet se glissait tremblant chez la jeune Marguerite pour n'en sortir qu'au jour naissant, je te rendais ces lettres auxquelles je dois d'être arrivé où je suis ; si je te livrais mes moyens de fortune pour te prouver que ma fortune n'avait qu'un but, que, ce but atteint, peu m'importe le reste ; dis, dis, si tu trouvais en moi ce dévouement, cet amour, ne consentirais-tu pas à ce qu'il partît ?

MARGUERITE

Parles-tu sincèrement, ou railles-tu, Lyonnet ?

BURIDAN

Un rendez-vous ce soir, et, ce soir, je te rends tes lettres ; mais non plus, Marguerite, un rendez-vous comme celui de la taverne et de la prison, non plus un rendez-vous de haine et de menaces ; non, non, un rendez-vous d'amour ; et demain, demain, tu pourras le garder et me perdre, puisque tout ce qui fait ma force te sera rendu.

MARGUERITE

Mais, en supposant que j'y consente, je ne puis te recevoir ici, dans ce palais.

BURIDAN

N'en sors-tu pas comme tu le veux ?

MARGUERITE

Puis-je sans me perdre te voir ailleurs ?

BURIDAN

La tour de Nesle ?

MARGUERITE

Tu y viendrais ?

BURIDAN

N'y ai-je pas été déjà sans savoir que tu m'y attendais ?

MARGUERITE, à part

Il se livre ! (Haut.) Écoute, Buridan, c'est une étrange faiblesse ; mais ta vue me rappelle tant de moments de bonheur, ta voix éveille tant de souvenirs d'amour que je croyais morts au fond de mon cœur...

BURIDAN

Marguerite !...

MARGUERITE

Lyonnet !...

BURIDAN

Gaultier partira-t-il demain ?

MARGUERITE

Je te le dirai ce soir. (Lui donnant la clef.) Voici la clef de la tour de Nesle ; séparons-nous. (À part.) Ah ! Buridan, si cette fois tu m'échappes...

(Elle sort.)

BURIDAN

C'est la clef de ton tombeau, Marguerite ! mais, sois tranquille, je ne t'y renfermerai pas seule.

(Il sort.)

Scène IX

Marguerite, rentrant ; puis Orsini.

MARGUERITE, à demi-voix, allant à une porte latérale
Orsini ! Orsini !

ORSINI

Me voici, reine.

MARGUERITE

Ce soir, à la tour de Nesle, quatre hommes armés et vous.

ORSINI

Avez-vous d'autres ordres ?

MARGUERITE

Non, pas pour le moment ; je vous dirai là-bas ce que vous aurez à faire ; allez. (Orsini sort ; elle se retourne et regarde autour d'elle.) Personne, c'est bien.

(Elle sort.)

Scène X

Buridan, puis Savoisy.

BURIDAN, entrant par l'autre porte latérale,
un parchemin à la main

Comte de Savoisy ! comte de Savoisy !

SAVOISY

Me voici, monseigneur.

BURIDAN

Le roi a appris avec peine les massacres qui désolent sa bonne ville de Paris ; il suppose, avec quelque raison, que les meurtriers se réunissent à la tour de Nesle. Ce soir, à neuf heures et demie, vous vous y rendrez avec dix hommes, et vous arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur titre et leur rang ; voici l'ordre.

SAVOISY

Eh bien, je n'aurai pas tardé à entrer en fonction.

BURIDAN

Et vous pouvez dire que celle-là est une des plus importantes

que vous remplirez jamais !

(Il sort par une porte latérale et Savoisy par l'autre.)

ACTE CINQUIÈME

GAULTIER D'AULNAY

HUITIÈME TABLEAU

La taverne de Pierre de Bourges.

Scène première

Landry, seul, calculant.

Douze marcs d'or !... cela fait, si je compte bien, six cent dix-huit livres tournois... Si le capitaine tient sa parole et me compte cette somme en échange de cette petite boîte de fer dont je ne donnerais pas six sous parisis, je pourrai suivre son conseil et devenir honnête homme... Cependant il faudra faire quelque chose... Que ferai-je ?... Ma foi ! avec mon argent, je lèverai une compagnie ; j'en prendrai le commandement ; je me mettrai au service de quelque grand seigneur ; j'empocherai ma solde tout entière, et je ferai vivre mes hommes sur les manants. Vive-Dieu ! c'est un état où ni le vin ni les femmes ne manquent ; puis, s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieus est surtout pour les pauvres, on leur en facilite l'entrée. Sang-Dieu ! voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie ; et, pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque bohème, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît une chose aussi facile que d'avalier ce verre de vin... Ah ! voici le capitaine.

Scène II

Landry, Buridan.

BURIDAN

C'est bien, Landry.

LANDRY

Vous voyez que je vous attends.

BURIDAN

Et tu bois, en m'attendant ?

LANDRY

Je ne connais pas de meilleur compagnon que le vin.

BURIDAN, tirant sa bourse

Si ce n'est l'or avec lequel on l'achète.

LANDRY

Voici votre boîte.

BURIDAN

Voici tes douze marcs d'or.

LANDRY

Merci.

BURIDAN

Maintenant, j'ai donné rendez-vous ici à un jeune homme : il va venir, laisse-moi cette chambre un instant. Aussitôt que tu le verras sortir, reviens, j'ai à causer avec toi.

(On entend du bruit dans l'escalier.)

LANDRY

Pardieu ! il vous suivait de près. Tenez, le voilà qui se casse le cou dans l'escalier.

BURIDAN

Bien ; laisse-nous.

GAULTIER, sur la porte

Le capitaine Buridan ?

LANDRY

Le voici.

Scène III

Buridan, Gaultier.

BURIDAN, souriant

Je croyais que vous connaissiez mon nouveau titre et mon nouveau nom, messire Gaultier ? Je me trompais, ce me semble ; depuis ce matin, on me nomme Lyonnet de Bournonville, et l'on m'appelle premier ministre.

GAULTIER

Peu m'importe de quel nom on vous nomme, peu m'importe quel titre est le vôtre ; vous êtes un homme qu'un autre homme vient sommer de tenir sa promesse : êtes-vous en mesure de la remplir ?

BURIDAN

Je vous ai promis de vous faire connaître le meurtrier de votre frère.

GAULTIER

Ce n'est pas cela : vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN

Je vous ai promis de vous dire comment Enguerrand de Marigny est passé en un jour du palais du Louvre au gibet de Montfaucon.

GAULTIER

Ce n'est point cela : qu'il soit coupable ou non, c'est un débat entre ses juges et Dieu ; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN

Est-ce de vous apprendre comment l'homme arrêté par vous hier est aujourd'hui premier ministre ?

GAULTIER

Non, non : que ses moyens lui viennent de Dieu ou de Satan, peu m'importe ; il y a dans tout cela des secrets terribles que je ne veux pas approfondir. Mon frère est mort, Dieu le vengera ; Marigny est mort, Dieu le jugera... Ce n'est pas cela ; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN

Expliquez-vous.

GAULTIER

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN

Ainsi votre amour pour cette femme étouffe tout autre sentiment !... L'amitié fraternelle n'est plus qu'un mot, les intrigues sanglantes de la cour ne sont plus qu'un jeu... Oh ! vous êtes bien insensé !

GAULTIER

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN

Avez-vous besoin de moi pour cela ? Ne pouvez-vous entrer par la porte secrète de l'alcôve, ou tremblez-vous que, cette nuit comme l'autre, Marguerite ne rentre pas au Louvre ?

GAULTIER, anéanti

Qui t'a dit cela ?

BURIDAN

Celui avec lequel Marguerite a passé la nuit.

GAULTIER

Blasphème !... Mais c'est toi qui es fou, Buridan.

BURIDAN

Calme-toi, enfant ; et ne tourmente pas ton épée dans le fourreau... C'est une femme belle et passionnée que Marguerite, n'est-ce pas ? Que t'a-t-elle dit quand tu lui as demandé d'où lui venait cette blessure à la joue ?

GAULTIER

Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

BURIDAN

Sans doute elle t'a écrit ?

GAULTIER

Que t'importe ?

BURIDAN

C'est d'un style magique et ardent qu'elle peint la passion, n'est-ce pas ?

GAULTIER

Tes yeux damnés n'ont jamais vu, je l'espère, l'écriture sacrée de la reine ?

BURIDAN, ouvrant la boîte de fer

La reconnais-tu ?... Lis : « Ta Marguerite bien aimée. »

GAULTIER

C'est un prestige ! c'est un enfer !

BURIDAN

N'est-ce pas, quand on est près d'elle, quand elle vous parle

d'amour, n'est-ce pas qu'il est doux de passer la main dans ses longs cheveux qu'elle laisse si voluptueusement flotter, d'en couper une tresse comme celle-ci ?

(Il lui montre une tresse de cheveux qu'il a tirée de la boîte.)

GAULTIER

C'est son écriture !... la couleur de ses cheveux !... Dis-moi que tu lui as volé cette lettre ; dis-moi que tu lui as coupé ces cheveux par surprise.

BURIDAN

Tu le lui demanderas à elle-même : je t'ai promis de te la faire voir.

GAULTIER

À l'instant ! à l'instant !

BURIDAN

Mais peut-être n'est-elle pas encore au rendez-vous.

GAULTIER

Un rendez-vous !... Qui a un rendez-vous avec elle ?... Nomme-moi celui-là... Oh ! j'ai soif de son sang et de sa vie !

BURIDAN

Ingrat ! et si celui-là t'y cédaît sa place ?

GAULTIER

À moi !

BURIDAN

Si, soit lassitude pour lui, soit compassion pour toi, il ne veut plus de cette femme ; s'il te la cède, s'il te la remet, s'il te la donne ?

GAULTIER, tirant son poignard

Ah ! malédiction !...

BURIDAN

Jeune homme !...

GAULTIER

Ô mon Dieu !... pitié !...

BURIDAN

Il est huit heures et demie, Marguerite attend : Gaultier, la feras-tu attendre ?

GAULTIER

Où est-elle ? où est-elle ?

BURIDAN

À la tour de Nesle !

GAULTIER

Bien.

(Il va pour sortir.)

BURIDAN

Tu oublies la clef.

GAULTIER

Donne.

BURIDAN

Un mot encore.

GAULTIER

Dis.

BURIDAN

C'est elle qui a tué ton frère.

GAULTIER

Damnation !...

Scène IV

Buridan, seul.

C'est bien, va la rejoindre, et perdez-vous l'un par l'autre ; c'est bien. Si Savoisy est aussi exact qu'eux, il fera d'étranges prisonniers. Maintenant, une seule chose me reste à savoir : ce que sont devenus ces deux malheureux enfants. Oh ! si je les avais pour leur faire partager ma fortune et m'appuyer sur eux !... Landry sera bien fin si je ne parviens à apprendre de lui ce qu'ils sont devenus. Le voilà.

Scène V

Buridan, Landry.

LANDRY

Vous avez encore quelque chose à me dire, capitaine ?

BURIDAN

Oh ! rien... Dis-moi, combien faut-il de temps à ce jeune homme pour aller d'ici à la tour de Nesle ?

LANDRY

Vu qu'il n'y a pas de bateaux maintenant, il faudra qu'il remonte jusqu'au pont aux Moulins ; c'est une demi-heure à peu près.

BURIDAN

C'est bien ; mets ce sablier sur cette table. Je voulais causer de notre ancienne connaissance, Landry, de nos guerres d'Italie. Ajoute un verre et assieds-toi.

LANDRY

Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps ; les jours se passaient en batailles et les nuits en orgies. Vous rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière goutte ; ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne ? Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs, mais de gros péchés, capitaine.

BURIDAN

Au jour de la mort, on mettra nos péchés d'un côté de la balance et nos bonnes actions de l'autre ; j'espère que tu as fait assez provision de ces dernières pour que le bassin l'emporte ?

LANDRY

Oui, oui, j'ai bien quelques œuvres méritantes, et dans lesquelles j'espère...

(Ils boivent.)

BURIDAN

Raconte-les-moi, cela m'édifiera.

LANDRY

Dans le procès des templiers, qui a eu lieu au commencement de cette année, il manquait un témoin pour faire triompher la cause de Dieu, et condamner Jacques de Molay, le grand maître ; un digne bénédictin jeta les yeux sur moi et me dicta un faux témoignage, que je répétai saintement mot à mot devant la justice, comme s'il était vrai ; le surlendemain, les hérétiques furent

brûlés, à la grande gloire de Dieu et de notre sainte religion.

BURIDAN

Continue, mon brave ; on m'a raconté une histoire d'enfants...

(Ils boivent.)

LANDRY

Oui, c'était en Allemagne ; pauvre petit ange ! j'espère qu'il prie là-haut pour moi, celui-là. Imaginez-vous, capitaine, que nous donnions la chasse à des bohémiens qui sont, comme vous savez, païens, idolâtres et infidèles ; nous traversions leur village, qui était tout en feu. J'entends pleurer dans une maison qui brûlait, j'entre ; il y avait un pauvre petit enfant de bohème, abandonné. Je cherche autour de moi, je trouve de l'eau dans un vase ; en un tour de main, je le baptise ; le voilà chrétien ; c'est bon. J'allais le mettre dans un endroit où le feu ne pût l'atteindre, quand je réfléchis que, le lendemain, les parents reviendraient, et le baptême au diable ! Alors je le couchai proprement dans son berceau, et je rejoignis les camarades ; derrière moi, le toit s'abîma.

BURIDAN, avec distraction

Et l'enfant périt ?

LANDRY

Oui ; mais qui fut bien penaud ? C'est Satan, qui croyait venir chercher une âme idolâtre, et qui se brûla les doigts à une âme chrétienne.

BURIDAN

Oui, je vois que tu as toujours eu une religion bien dirigée ; mais je voulais parler d'autres enfants... de deux enfants qu'Orsini...

LANDRY

Je sais ce que vous voulez dire.

BURIDAN

Ah !

LANDRY

Oui, oui, c'étaient deux pauvres petits qu'Orsini m'avait dit de jeter à l'eau comme des chats qui n'y voient pas encore clair,

et que j'eus la tentation de conserver de ce monde, vu qu'il m'assura qu'ils étaient chrétiens.

BURIDAN, vivement

Et qu'en fis-tu ?

LANDRY

Je les exposai au parvis Notre-Dame, où l'on met d'habitude ces petites créatures.

BURIDAN

Sais-tu ce qu'ils devinrent ?

LANDRY

Non ; je sais qu'ils ont été recueillis, voilà tout ; car, le soir, ils n'y étaient plus.

BURIDAN

Et ne leur imprimas-tu aucun signe afin de les reconnaître ?

LANDRY

Si fait, si fait... Je leur fis – ils pleurèrent même bien fort, mais c'était pour leur bien –, je leur fis, avec mon poignard, une croix sur le bras gauche.

BURIDAN, se levant

Une croix rouge ? une croix au bras gauche ? une croix pareille à tous deux ? Oh ! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite, dis que ce n'était pas au bras gauche, dis que c'était un autre signe...

LANDRY

C'était une croix et pas autre chose ; c'était au bras gauche et pas autre part.

BURIDAN

Oh ! malheur ! malheur ! mes enfants ! Philippe ! Gaultier ! l'un mort, l'autre près de mourir !... tous deux assassinés, l'un par elle, l'autre par moi ! justice de Dieu !... Landry, où peut-on avoir une barque, que nous arrivions avant ce jeune homme ?

LANDRY

Chez Simon le pêcheur.

BURIDAN

Alors une échelle, une épée, et suis-moi.

LANDRY

Où cela, capitaine ?

BURIDAN

À la tour de Nesle, malheureux !

NEUVIÈME TABLEAU

La tour de Nesle.

Scène première

Marguerite, Orsini.

MARGUERITE

Tu comprends, Orsini ? c'est une dernière nécessité, c'est un meurtre encore, mais c'est le dernier. Cet homme connaît tous nos secrets, nos secrets de vie ou de mort ; les tiens et les miens. Si je n'avais lutté depuis trois jours contre lui au point d'être lasse de la lutte, nous serions déjà perdus tous deux.

ORSINI

Mais cet homme a donc des démons à ses ordres, pour être instruit ainsi de tout ce que nous faisons ?

MARGUERITE

Peu importe de quelle manière il a appris, mais enfin il sait. Avec un mot, cet homme m'a jetée à ses genoux comme une esclave ; il m'a vue lui détacher un à un les liens dont je l'avais fait charger... et cet homme-là, qui sait nos secrets, qui m'a vue ainsi, qui peut nous perdre, cet homme a eu l'imprudence de me demander un rendez-vous, un rendez-vous à la tour de Nesle ! J'ai hésité cependant ; mais, n'est-ce pas ? c'était bien imprudent à lui ! c'était tenter Dieu ! Au moins, il s'est invité, lui ; c'est encore autant de moins pour le remords.

ORSINI

Eh bien, encore celui-ci ; moi qui vous demandais du repos, je suis le premier à vous dire : « Il le faut. »

MARGUERITE

Ah ! n'est-ce pas qu'il le faut, Orsini ? Tu vois bien, tu veux

aussi qu'il meure ; quand je ne te l'ordonnerais pas, pour ta propre sûreté tu le frapperais ?

ORSINI

Oui, oui ! mais une trêve après ; si votre cœur n'est point blasé, notre fer s'émousse, et ce sera assez, ce sera trop pour notre repos éternel.

MARGUERITE

Oui ; mais notre tranquillité en ce monde l'exige. Tant que cet homme vivra, je ne serai pas reine, je ne serai maîtresse, ni de ma puissance, ni de mes trésors, ni de ma vie ; mais lui mort !... oh ! je te le jure, plus de nuits passées hors du Louvre, plus d'orgies à la tour, plus de cadavres à la Seine ! Puis je te donnerai assez d'or pour acheter une province, et tu seras libre de retourner dans ta belle Italie ou de rester en France. Écoute : je ferai raser cette tour ; je bâtirai un couvent à la place, je doterai une communauté de moines, et ils passeront leur vie à prier nu-pieds sur la pierre nue, à prier pour moi et pour toi ; car, je te le dis, Orsini, je suis lasse autant que toi de toutes ces amours et de tous ces massacres... et il me semble que Dieu me les pardonnerait si je n'y ajoutais pas ce dernier meurtre.

ORSINI

Il sait nos secrets, il peut nous perdre. Par où va-t-il venir ?

MARGUERITE

Par cet escalier.

ORSINI

Après lui, pas d'autres ?

MARGUERITE

Par le sang du Christ ! je te le jure.

ORSINI

Je vais placer mes hommes.

MARGUERITE

Écoute ! ne vois-tu rien ?

ORSINI

Une barque conduite par deux hommes.

MARGUERITE

L'un de ces hommes, c'est lui. Il n'y a pas de temps à perdre : va, va ; mais ferme cette porte, qu'il ne puisse venir jusqu'à moi. Je ne peux pas, je ne veux pas le revoir ; peut-être a-t-il encore quelque secret qui lui sauverait la vie... Va, va, et enferme-moi.
(Orsini sort et ferme la porte.)

Scène II

Marguerite, seule.

Ah ! Gaultier, mon gentilhomme bien-aimé ! il a voulu nous séparer, cet homme, nous séparer avant que nous fussions l'un à l'autre ! Tant qu'il n'a voulu que de l'or, je lui en ai donné ; des honneurs, il les a eus ; mais il a voulu nous séparer, et il meurt. Oh ! si tu savais qu'il a voulu nous séparer, Gaultier, toi-même me pardonnerais sa mort. Oh ! ce Lyonnet, ce Buridan, ce démon, qu'il rentre dans l'enfer d'où il est sorti ! C'est à lui que je dois tous mes crimes ! c'est lui qui m'a faite toute de sang ! Oh ! si Dieu est juste, tout retombera sur lui. Et moi, oh ! moi, moi ! si j'étais mon propre juge, je ne sais pas si j'oserais m'absoudre.
(Elle écoute à la porte.) On n'entend rien encore... rien.

LANDRY, du bas de la tour

Y êtes-vous ?

BURIDAN, du balcon

Oui.

MARGUERITE

Quelqu'un à cette fenêtre ! Ah !

Scène III

Marguerite, Buridan.

BURIDAN, faisant voler la fenêtre
en morceaux et se présentant

Marguerite ! Marguerite seule ! ah ! seule encore, Dieu soit loué !

MARGUERITE, reculant

À moi ! à moi !

BURIDAN

Ne crains rien.

MARGUERITE

Toi, toi ! venant par cette fenêtre ! C'est une apparition, un fantôme.

BURIDAN

Ne crains rien, te dis-je.

MARGUERITE

Mais pourquoi par cette fenêtre et non par cette porte ?

BURIDAN

Je te le dirai tout à l'heure ; mais, auparavant, il faut que je te parle ; chaque minute que nous perdons est un trésor jeté dans un gouffre. Écoute-moi.

MARGUERITE

Viens-tu encore me faire quelque menace, m'imposer quelque condition ?

BURIDAN

Non, non, tu n'as plus rien à craindre. Tiens, regarde, voilà loin de moi mon épée ! loin de moi mon poignard ! loin de moi cette boîte où sont tous nos secrets ! Maintenant, tu peux me tuer, je n'ai pas d'arme, pas d'armure ; me tuer, puis prendre cette boîte, brûler ce qui s'y trouve, et dormir tranquille sur mon tombeau. Non, je ne viens pas te menacer. Je viens te dire... Oh ! si tu savais ce que je viens te dire ! ce qui peut nous rester encore de jours de bonheur, à nous qui nous sommes crus maudits...

MARGUERITE

Parle, je ne te comprends pas.

BURIDAN

Marguerite, ne te reste-t-il rien dans le cœur, rien d'une femme, rien d'une mère ?

MARGUERITE

Où veux-tu en venir ?

BURIDAN

Celle que j'ai connue si pure n'est-elle plus accessible à rien de ce qui est sacré pour Dieu et les hommes ?

MARGUERITE

C'est toi qui viens me parler de vertu et de pureté ! Satan qui se fait convertisseur ! C'est étrange, tu en conviendras toi-même.

BURIDAN

Peu importe quel nom tu me donnes, pourvu que ma parole te touche... Marguerite, n'as-tu jamais eu un instant de repentir ? Oh ! réponds-moi comme tu répondrais à Dieu ; car, ainsi que Dieu, je puis tout en ce moment pour ton bonheur ou ton désespoir... Je puis te damner ou t'absoudre ; je puis, à ton gré, t'ouvrir l'enfer ou le ciel... Suppose que rien ne s'est passé entre nous depuis trois jours... oublie tout, excepté ton ancienne confiance envers moi... N'as-tu pas besoin de dire à quelqu'un tout ce que tu as souffert ?

MARGUERITE

Oh ! oui, oui, car il n'est point de prêtre à qui on ose confier de pareils secrets !... Il n'y a qu'un complice, et tu es le mien, le mien, de tous mes crimes ! Oui, Buridan... ou plutôt Lyonnet, oui, tous mes crimes sont dans ma première faute !... Si la jeune fille n'avait pas manqué pour toi, malheureux, à ses devoirs, son premier crime, le plus horrible, n'aurait pas été commis ; pour qu'on ne me soupçonnât pas de la mort de mon père, j'ai perdu mes fils !... Poursuivie par le remords, je me suis réfugiée dans le crime !... j'ai voulu étouffer dans le sang et les plaisirs cette voix de la conscience qui me criait incessamment : « Malheur !... » Autour de moi, pas un mot pour me rappeler à la vertu, des bouches de courtisans qui me souriaient, qui me disaient que j'étais belle, que le monde était à moi, que je pouvais le bouleverser pour un moment de plaisir !... Pas de force pour lutter !... des passions, des remords... des nuits pleines de spectres si elles ne l'étaient de volupté !... Oh ! oui, oui, il n'y a qu'à un complice qu'on puisse dire de pareilles choses !

BURIDAN

Mais, dis-moi, si près de toi tu avais eu des fils ?

MARGUERITE

Oh ! alors, aurais-je osé, sous leurs yeux, quand la voix de mes enfants m'eût appelée ma mère !... aurais-je osé faire des projets de meurtre et d'amour ! Oh ! mes fils m'eussent sauvée, ils m'eussent rendue à la vertu peut-être... Mais je ne pouvais garder mes fils ! Mes fils ! oh ! je n'osais pas prononcer ces mots !... car, parmi les spectres que j'ai revus, je n'ai point revu mes fils, et je tremblais, en les appelant, d'évoquer leurs ombres !

BURIDAN

Malheureuse ! ils étaient près de toi, et rien ne t'a dit : « Marguerite, voilà tes fils ! »

MARGUERITE

Près de moi ?

BURIDAN

L'un d'eux, malheureuse mère, l'un d'eux... tu l'as vu à tes genoux, demandant merci contre le poignard des assassins ! Tu étais là, tu entendais ses prières... et tu n'as pas reconnu ton enfant, et tu as dit : « Frappez ! »

MARGUERITE

Moi, moi !... où cela ?

BURIDAN

Ici, à cette place où nous sommes.

MARGUERITE

Ah ! quand ?

BURIDAN

Avant-hier.

MARGUERITE

Philippe d'Aulnay ? Vengeance de Dieu !

BURIDAN

Voilà ce qu'est devenu l'un... Marguerite, pense à ce qu'est l'autre.

MARGUERITE

Gaultier ?

BURIDAN

L'amant de sa mère !

MARGUERITE

Oh ! non, non ; grâce au ciel, cela n'est pas, et j'en remercie Dieu, je l'en remercie à genoux... Non, non, je puis encore appeler Gaultier mon fils, et Gaultier peut m'appeler sa mère.

BURIDAN

Dis-tu vrai ?

MARGUERITE

Par le sang du martyr qui a coulé là, je te le jure !... Oh ! oui, oui, c'est la main de Dieu qui a dirigé tout cela, qui m'a mis au cœur cet amour bizarre, tout de mère et pas d'amante !... c'est Dieu... Dieu bon, Dieu Sauveur, qui voulait qu'avec le repentir le bonheur revînt dans ma vie !... Ô mon Dieu ! merci, merci !

(Elle prie.)

BURIDAN

Eh bien, Marguerite, me pardonnes-tu ? vois-tu encore en moi un ennemi ?

MARGUERITE

Oh ! non, non, le père de Gaultier !

BURIDAN

Ainsi, tu le vois, nous pouvons être heureux encore !... Nos vœux d'ambition sont remplis, plus de lutte entre nous... Notre fils est le lien qui nous attache l'un à l'autre... Notre secret sera enseveli entre nous trois !

MARGUERITE

Oui, oui.

BURIDAN

Crois-tu que tu puisses encore être heureuse ?

MARGUERITE

Oh ! si je le crois ! et, il y a dix minutes, cependant, je ne l'espérais plus.

BURIDAN

Une seule chose manque à notre bonheur, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Notre fils, notre fils là, entre nous deux... notre Gaultier.

BURIDAN

Il va venir.

MARGUERITE

Comment ?

BURIDAN

Je lui ai remis la clef que tu m'avais donnée. Il va venir par cet escalier, par où je devais venir, moi.

MARGUERITE

Malédiction ! comme c'était toi que j'attendais, j'avais placé... damnation !... j'avais placé des assassins sur ton passage !

BURIDAN

Je te reconnais bien là, Marguerite !

(On entend un cri dans l'escalier.)

MARGUERITE

C'est lui qu'on égorge !

BURIDAN

Courons !...

(Ils vont à la porte, qu'ils secouent.)

MARGUERITE

Qui donc a fait fermer cette porte ? Oh ! c'est moi... moi ! Orsini ! Orsini ! ne frappe pas, malheureux !

BURIDAN, secouant la porte

Porte d'enfer !... Mon fils ! mon fils !

MARGUERITE

Gaultier !

BURIDAN

Orsini !... démon !... enfer !... Orsini !

MARGUERITE

Pitié ! pitié !

GAULTIER, en dehors, criant et appelant au secours

À moi ! à moi ! au secours !

MARGUERITE

La porte s'ouvre !

(Elle recule.)

Scène IV
Les mêmes, Gaultier.

GAULTIER, entrant, tout ensanglanté
Marguerite ! Marguerite ! je te rapporte la clef de la tour.

MARGUERITE

Malheureux, malheureux ! je suis ta mère !

GAULTIER

Ma mère ?... Eh bien, ma mère, soyez maudite.

(Il tombe et meurt.)

BURIDAN, se penchant sur son fils, et à genoux

Marguerite, Landry leur avait fait à chacun une marque sur le bras gauche. (Il déchire la manche de Gaultier et regarde le bras.) Tu le vois, ce sont bien eux... Enfants damnés au sein de leur mère... Un meurtre a présidé à leur naissance, un meurtre a abrégé leur vie.

MARGUERITE

Grâce ! grâce !

Scène V
Les mêmes, Orsini, Savoisy, gardes.

ORSINI, entre deux gardes qui le tiennent

Monseigneur, voilà les véritables assassins ; ce sont eux et non pas moi.

SAVOISY, s'avançant

Vous êtes mes prisonniers.

MARGUERITE et BURIDAN

Prisonniers, nous ?

MARGUERITE

Moi, la reine ?

BURIDAN

Moi, le premier ministre ?

SAVOISY

Il n'y a ici ni reine ni premier ministre ; il y a un cadavre, deux assassins, et l'ordre signé de la main du roi d'arrêter cette

nuit, quels qu'ils soient, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle.

DISTRIBUTION

BURIDAN	M. Bocage
GAULTIER D'AULNAY	M. Lockroy
PHILIPPE D'AULNAY	M. Delafosse
ORSINI	M. Auguste
SAVOISY	M. Provost
LOUIS X	M. Chilly
DE PIERREFONDS	M. Monval
RICHARD	M. Mossard
ENGUERRAND DE MARIGNY	M. Auguste Z.
LANDRY	M. Serres
SIMON	M. Héret
SIRE RAOUL	M. Davesne
JEHAN	M. Marchand
Un arbalétrier	M. Lainé
Un garde	M. Vissot
Un page	M. Ernest
MARGUERITE DE BOURGOGNE	M ^{lle} Georges
CHARLOTTE	M ^{lle} Lainé
Une femme voilée	M ^{lle} Oudry
Pages, gardes, manants.	